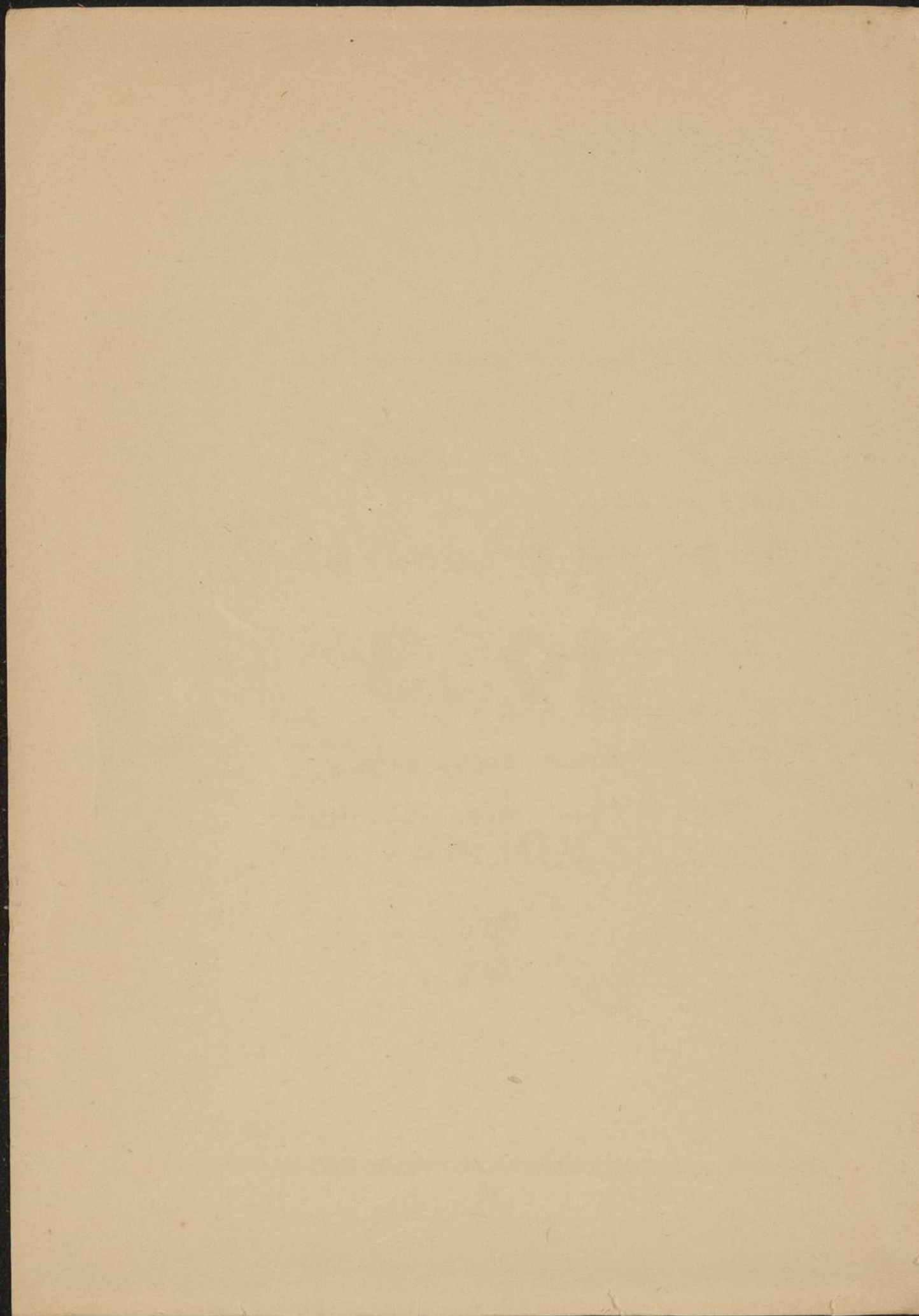


ERNST MOERMAN

FANTÔMAS
1933

POÈMES

LES CAHIERS DU «JOURNAL DES POETES»



Si vous ne repaissez pas avec amour votre
aigle, il restera gris, misérable; il faut
se dévouer à son aigle, l'aimer pour qu'il
soit beau.

A. Side. Prométhée

A

Robert Soffin, village fidèle ou l'amitié
Creuse ses rides.

Serpent au sang chaud, contraire à
l'ordre public.

Potentat impudent, impudique, impressionnant
et imprévisible.

Tes dimanches ont inventé l'été.

Lui arrivera-t-il, si au jour du
jugement dernier nous avons commis, toi,
un nombre pair, moi un nombre impair
de péchés mortels.

Ton ami

Ernst R.



MLP 222



FANTÔMAS

1933

DU MEME AUTEUR :

Le mari sarcastique

(Editions de la Salamandre, 1922) épuisé.

Toxic - Poèmes

(Editions du Point d'Or) épuisé.

EN PREPARATION :

L'équinoxe d'inceste - Roman.

ERNST MOERMAN

FANTÔMAS
1933

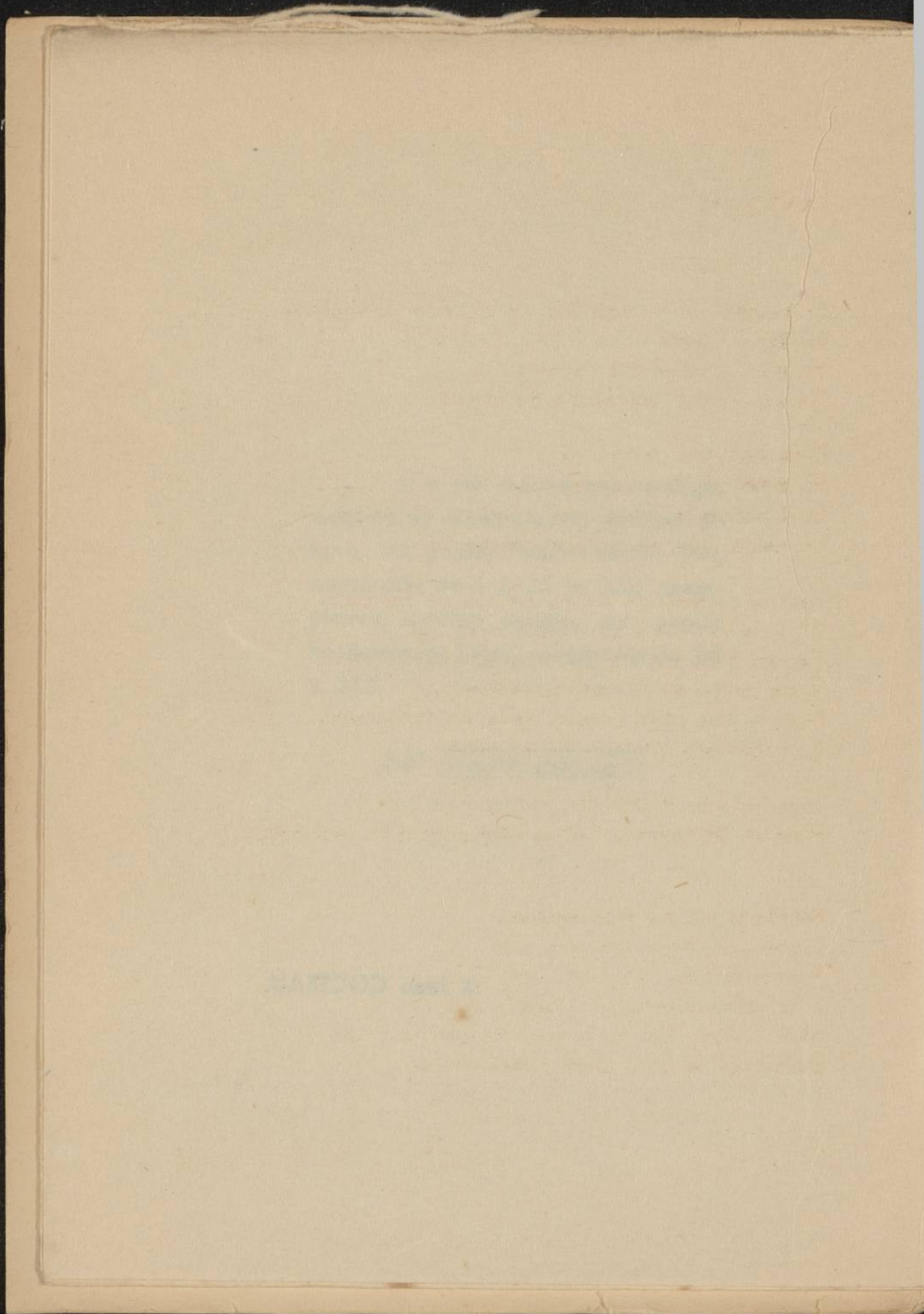
POEMES

LES CAHIERS DU « JOURNAL DES POETES »

Il a été tiré de cet ouvrage,
vingt-cinq exemplaires, édition de
luxe, sur papier Featherweight fort,
numérotés de 1 à 25 et 350 exem-
plaires, édition simple, sur papier
Featherweight léger, numérotés de 26
à 375.

N° hors série

A Jean COCTEAU.



FANTOMAS I.

A J. Supervielle.

Le respect de la mort s'en va chez les spécialistes.
Fantômas, poète édité à frais d'auteur,
Est un Centaure qui s'ennuie
De ne pouvoir descendre de cheval.

Il ne suffit pas de sourire
Pour ne pas être condamné,
Et si parfois les nuages se trompent de neige,
La neige, elle, se trompe d'ennemis.

Tout le surréalisme est au service de Fantômas.
C'est le seul être au monde avec qui
J'aurais aimé me faire photgraphier à la foire.
Vraie patrie de l'enfant qui s'éveille,
Il est le plus court chemin de la vie dangereuse
A la dernière grimace du supplicié.

Tous les soirs il s'habille pour mourir
Mais un orchestre entier ne peut périr d'un seul coup.

Fantômas luit sur mon enfance
Comme un éclairage sans pitié
Pour mes rides d'enfant.
Il lui suffit de paraître et Sitting Bull,
Nick Carter, Nat Pinkerton, Morgan le Pirate,
Buffalo Bill et Lord Lister furent effacés,

Taches légères dissoutes dans l'éther.
Seuls nous donnaient le vertige,
Le fenêtre ouverte sur Fantômas
Et les dessins de Benjamin Rabier,
Qui peint la nature comme elle devrait être.

Fantômas m'apprit à mentir sans besoin
Et à dire que $2 + 2 = 5$
Alors que je savais très bien
Que $2 + 2 = 3$.
Par ses soins, dans mes veines gelées,
Le sacrilège célébrait l'office du froid.
Il m'apprit la haute leçon de morale,
Du poivre jeté dans les yeux d'un ennemi.
Il m'apprit à me rendre méconnaissable
Aux yeux mêmes de mon propre miroir,
Et à me méfier de cette femme ridicule
Qu'on me présenterait dans le monde : Madame Fantômas.
Quand j'étais sage, il me donnait une image
Que je mettais dans ma tirelire.
Je ne l'ai ouverte qu'aujourd'hui.

Aujourd'hui Fantômas n'est plus qu'un orage qui s'éloigne
Ses yeux sont fermés pour cause de décès.
Criminel dissimulé dans sa propre ombre,
Fantômas est mort avant d'avoir pu être rejoint.



Néanmoins

Son vieil ennemi le policier Juve veillait.
Soigneusement grimé, il s'était fait la tête
De l'Eternité; ce n'était pas trop pour vaincre
Enfin l'Inconnaissable, l'Insaisissable,
Le Roi de l'Epouvante, la Silhouette du Crime.
Fantômas revint un jour dans le boudoir
Où se brûlant les mains, il déroba
Le diadème de Sonia Daniderff.
Juve depuis trente ans l'y attendait.
Ses cheveux avaient à peine blanchi.
Seules les tempes grisonnaient.
Minute solennelle : le Temps Perdu
Rencontrait enfin le Roi du Crime.
« Arrêtez-le, cria Fantômas, je suis Juve
» C'est lui Fantômas » et Juve-Fantômas
Fut arrêté, emprisonné, jugé, exécuté.
Pendant que Fantômas-Juve ricanait
Et disparaissait une fois de plus dans les Ténèbres.

*
**

Fatigué des hommes que le sommeil aveugle,
Fantômas s'en prit aux astres, aux fleurs, à la nuit.
Il brouilla tout dans le Ciel, offrit la Croix du Sud
A la Reine des Poisons qui s'en fit un cerf-volant.
Il était à l'aise dans l'azur,
Car Fantômas placé sur un nuage
Subit une poussée de bas en haut
Egale au volume de soleil déplacé.

La Mer du Nord pour échapper à sa poursuite
Dut se déguiser en brouillard.
Elle se fit passer pour la Tamise,
Et Fantômas se trompa de Londres.
Pour avoir osé lui mentir sur les marées,
Le soleil périt sur un bûcher.
Les étoiles privées de dessert,
Ne purent communiquer que par signes.
La cime du grand canyon du Colorado,
Invitée à une surprise-party
Ne retrouva plus sa tête au vestiaire.

Il eut tort de croire une toile d'araignée,
Et mourut noyé dans le Ciel.



Fantômas, monde perdu dans l'espace,
Baiser de forçat, mystère du diamant,
Ventre sournois des violes,
Capitale de la fausse barbe,
Pavé poussé entre les herbes,
Cuiivre blanc des carrousels salons,
Chapeau haut-de-forme braqué sur l'infini,
Image perpendiculaire à notre jeunesse,
Parricide mort au champ d'honneur,
Fantômas qui êtes aux Cieux
Sauvez la Poésie.

OCEAN.

A Jean Bastien.

La mer aujourd'hui,
Est pareille à une cour de caserne vide.

Pour se rendre à Rotterdam,
Elle préfère aller à pied.
Mais pour pousser jusqu'aux Indes,
Elle emprunte les paquebots.
On l'accueille avec grâce et tous font la chaîne,
Pour qu'elle arrive sans se mouiller les pieds.

Le vent ne laisse pas de trace sur ses vêtements
Et dès que sa main se pose sur elle,
Toute trace de fatigue a disparu.
Le dimanche, la mer sent l'émigrant.
Le chien du voisin ne la supporte pas,
Car il ne comprend rien à ce ventre qui respire
Et à ces soupirs d'épaules.

Au jour du jugement dernier,
Les naufragés seront à droite,
Séparés des navires sauveteurs
Par des chiffres que ma mémoire a oubliés.
Je ne retiens que des prénoms et de belles saisons :
Je les supplie;
Jeanne Avril ! Irène Juillet !
Sauvez le vapeur en perdition.

Ainsi les tigres affamés épargnent les hommes blancs
Pour vexer les nègres qu'ils méprisent;
Les tigres et la mer trichent pour perdre.
La mer est un ange
Dont j'ai oublié le nom.

Miroir qui se raconte des mensonges,
Tous ses gestes sont mutilés dans le miroir du ciel.
Cueillie trop tôt, elle se fane au soleil.
En séchant, elle change de couleur.
La mer est morte sans connaître le fin de son histoire.

Je donnerais cent francs de plus, par mois, pour ma chambre,
Si un ruisseau la traversait.

AL CAPONE.

A Marcel Leborne.

Patt o'Neill, le gangster, m'a dit :
J'ai tout un lot de bouteilles vides
Que je vais offrir aux spécialistes du cancer.
Il faut faire boire les morts,
Pour les stocks, pour les vioques, pour les croque-
Morts, pour les coups de tête empoisonnée.

Dans sa poche gauche, il y a son cœur
Entouré de sa gaine d'acier.
Dans sa poche droite, il y a deux revolvers.
Dans sa narine, il y a deux revolvers.
Entre ses doigts de pied, il y a des balles dum-dum.
Comment voudriez-vous, avec tous vos diplômes,
Leur résister?

Il a enlevé ses yeux pour y placer des meurtrières,
Et son index qui ne dort jamais,
Jour et nuit fait les cent pas.
Dans chacune de ses oreilles,
Un fusil scié dort son premier sommeil.
T'en souvient-il, c'était l'heure où dans tous les garages,
Le prix des places fut multiplié par 7,3.
Le fils du maire Thompson avait la colique
Que nous subissons tous après avoir volé notre premier taxi.
Le père du maire Thompson, pour ne pas vomir,
Dut retenir ses grosses lunettes.

Les victimes demandent grâce,
Elles sont fatiguées de tenir les mains en l'air,
On se croirait dans le métro.

Dans les campagnes, on murmure :
A Chicago, on meurt debout,
Puis c'est le vent qui vous renverse.

O Chicago, ô Ville plénière !
Où l'on n'est pas exposé à rencontrer
A chaque coin de rue des honnêtes gens.

O Chicago !

Doux cœur de Belzebuth.

O Syndicat de la balafre

Flammes d'amour, langues de crécelles citronnées.

Dioudloudou, pommes de Mélanie.

O cher bandit, rasé de près!

DIVERTISSEMENT.

A Em. Tielemans.

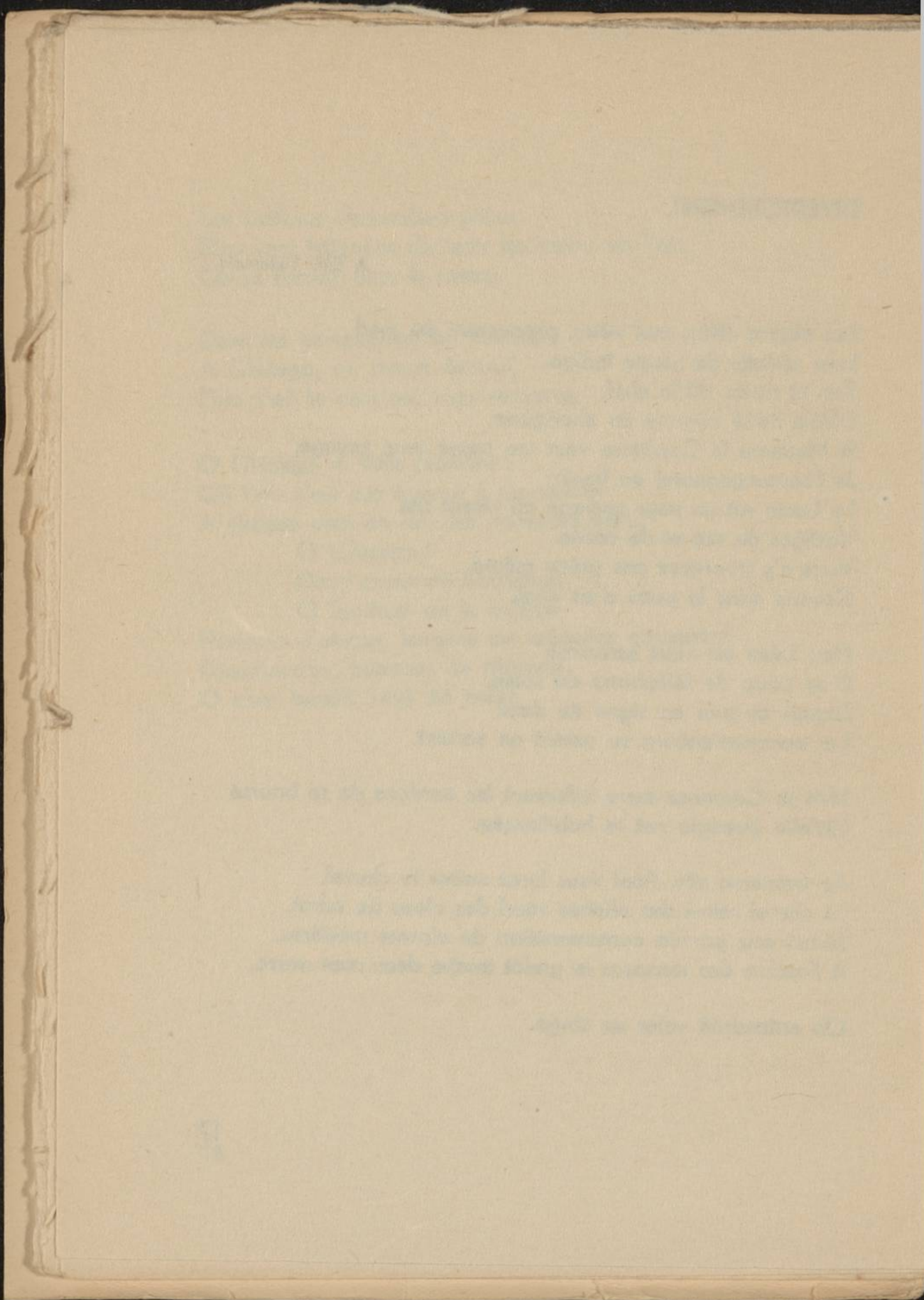
Les nègres têtus, mal vêtus, repoussent du pied
Leur assiette de soupe indigo.
J'en ai assez, dit le chef,
D'être traité comme un aborigène.
Si Madame la Comtesse veut me payer mon voyage,
Je l'accompagnerai au banjo;
Le banjo est un pays sauvage où vivent ces
Vestiges de sac et de corde.
Vous n'y trouverez pas grâce même
Cousue dans la peau d'un chat.

Mon frère est mort assommé
D'un coup de téléphone du soleil.
Depuis ce jour en signe de deuil
Les communications se paient en sortant.

Mais la Comtesse serre tellement les cordons de sa bourse
Qu'elle étrangle net le bobilionske.

Au troisième clin d'œil vous ferez entrer le cheval.
Le cheval retiré des affaires vend des clous de sabot,
Et fait une grande consommation de clowns modérés.
A l'ombre des terrasses le grelot tombe dans mon verre.

On entendrait voler un singe.



FANTOMAS II.

A Pierre Fontaine.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS.

L'enfant Thomas devenu Fantômas éclaire le monde. Parfois, voilé par les nuages, il cesse de réchauffer nos cœurs. Alors surgissent les pires malaises : les guerres éclatent, la peste bubonique rase le sol, les faits-divers se raréfient, les colonels montent en grade et les religions se répandent.

Fantômas entre deux éclipses tue.



C'est la première fois qu'il pleut
Depuis que Fantômas est aveugle.
Quand la femme que tu aimes a soif,
Donne-lui un verre d'eau fraîche
Puis tu lui parleras d'amour.

Fantômas trouve dans de vieux livres de cuisine
De vrais remèdes pour bien dormir,
Et rêve d'un Paradis plein de chevaux volés,
Mais ne s'explique pas qu'ils soient tous aveugles.
Ni pourquoi, posé sur des rides en désordre,
Son loup de faux velours noir
A cessé de leur faire peur.

A voyager ainsi incognito
Dans un pays plus noir que son ombre,
Il apprend à aimer la mer informe
Parce qu'elle est bonne, non parce qu'elle est belle.
Vagues chauves, vagues sèches, vagues durcies,
Puis brusquement inondées d'eau.
Entre les doigts de son rêve, l'arme meurtrière
Fond à la chaleur des seins qu'elle atteint,
Et retombe en fleuve d'argent qui réchauffe le dormeur.

Fantômas dort, ses yeux cicatrisés
Grands ouverts sur l'invisible.
Il rêve que sa mémoire dort.



Il faisait grand jour quand il referma les yeux
Et se réveilla pour se rendormir encore.
Dans la forêt régnait un bruit de journaux repliés.
Les chèvres familières allaient têtes nues;
Les fougères disaient du mal de tout le monde,
Et les lianes chantaient : « Lorsque tout est fini ».
La lotion à faire repousser les forêts
Marchait doucement sur la pointe des pieds.
L'orage poursuivait les oiseaux noctambules.



Fantômas agonise.

Un serpent qui s'est noué à son cou,

Jette un froid plus tenace

Que le regard d'un œil de verre.

C'est l'heure du grand silence

Où les remords se transforment en frissons.

Quelle paix après un grand amour !

Il faut mettre trop de thé

Pour que l'infusion soit amère.

Il faut aller trop vite

Pour que l'accident soit réussi.

Les athées profitent des orages pour blasphémer.

Il n'existe pas de thermomètres assez puissants

Pour mesurer la fièvre des ascètes.

LA MARQUISE.

A G. Vriamont.

Il n'y a pas que les beaux usages.
Une carabine est le seul moyen
De se faire présenter à l'oiseau qui vole.

Il n'y a pas que la musique.
Tout son qui dure plus de trois secondes
N'est plus de la musique.

Il n'y a pas que le progrès.
Une montre arrêtée donne l'heure juste
Deux fois par jour.

Il n'y a pas que la volupté.
Un chaud soleil bien rond et le bout du nez froid
Sont les deux pôles du plaisir;
Les mots d'amour écrits dans la buée
Sont une rosée que le soleil efface.

Il n'y a pas que le démon du jeu.
Importés par hasard et démeurés par paresse
Dans les forêts de l'Orénoque,
Les pigeons y tiennent des agences de voyages.

Il n'y a que l'amour
Me dit le vicaire qui se hâte de célébrer sa messe
Pendant que ses enfants naturels refroidissent
Sur le bi du bouc du rhinocéros du coin.

ARMSTRONG.

À Robert Goffin.

Un jour qu'Armstrong jouait au loto avec ses sœurs
Il s'écria : « C'est moi qui ai la viande crue ».
Il s'en fit des lèvres et depuis ce jour,
Sa trompette a la nostalgie de leur premier baiser.

Terre noire où fleurit le pavot,
Armstrong conduit le torrent, en robe d'épousée, au sommeil.

Chaque fois que, pour moi, « Some of these days »
Traverse vingt épaisseurs de silence,
Il me vient un cheveu blanc
Dans un vertige d'ascenseur.

« After you' re gone »
Est un miroir où la douleur se regarde vieillir.

« You driving me crazy » est une aube tremblante
Où sa trompette à la pupille dilatée
Se promène sans balancier sur les cordes de violon.

Et « Confessing » donne de l'appétit au malheur.

Chant de l'impatience, ta musique noctambule
Se répand dans mes veines où tout prend feu.
Armstrong, petit père Mississipi,
Le lac s'emplit de ta voix
Et la pluie remonte vers le ciel.

Vers quels villages abordent tes flèches
Après nous avoir touchés?
Traversent-elles des chevaux sauvages
Avant de nous empoisonner?
Les racines de ton chant se mélangent dans la terre
En suivant les sillons que la foudre a tracés.
Les nuits de Harlem portent l'empreinte de tes ongles
Et la neige fond noire, au soleil de ton cœur.

Je marche, les yeux clos, vers un abîme
Où m'appellent les œillades de tes notes femelles
Plus inquiétantes que l'appel de la mer.

LE SANG.

A Albert Guislain.

Pareil au cheval aveugle qui tourne sans répit
Sans distinguer le jour de la nuit,
Forçat du tour de l'homme, champion maudit,
Le sang existe de toute éternité.

Messager de mauvaises nouvelles,
Il s'avance en robe de magistrat
Et les porte partout à la fois.
Parfois il s'arrête aux lèvres transparentes
Et regarde par la fenêtre.
Infidèle à l'homme, il le trompe avec la neige
Où il luit comme les yeux d'un chat.

Au même instant, je sens qu'il me monte à la tête,
Et je sais qu'il descend à la tête
De l'homme qui est à mes antipodes
Où il caresse peut-être des cheveux blancs.
Le jour de la mort, il s'immobilise soudain,
Comme un somnambule qu'on éveille brusquement.

Sa couleur seule le distingue du ciel bleu :
Ainsi le crime n'a pas le même visage
Que les funérailles d'un jeune enfant.

La confiture de fleurs passe dans le sang
A l'insu de tous; elle trompe la fin,
Et donne des joues roses
A ceux qui ne demandent rien.

La fièvre attend que le soleil se couche.
Trop maquillée, du rouge aux lèvres,
Elle sort, les yeux brillants;
Mais les promenades sont impossibles
Dans une ville où toutes les rues portent le même nom.

Le cœur est une cigarette
Qui se consume toute seule.
Le cœur est le maquereau du sang,
Ses fourches caudines,
Son pèlerinage au Soldat inconnu,
Sa promenade des foules du dimanche.

Tous les hommes sont égaux devant la couleur du sang.
Nul ne sait où se faire une blessure discrète.

Enfant prodigue de l'océan,
Le sang de Pétrone, pour courir le monde,
Quitta le vaisseau et mourut noyé dans la mer.

VIE IMAGINAIRE DE JEAN COCTEAU.

A Ed. Mesens.

Jean Cocteau est un soleil bien mis
Qui cherche un peu partout son monocle.
S'il existait réellement,
(Mes lunettes ne sont pas de ce monde)
Je l'aurais déjà vu.
J'aime mieux croire
Qu'il est mort le jour de sa naissance,
Pendant que dans le lit dévasté par la symétrie,
Son frère jumeau prenait sa place,
Et qu'autour d'eux,
Le Diable, déguisé en Orgue de Barbarie,
Entrait sur la pointe des pieds.
Depuis ce jour, ange gardien de son homme de paille,
Jean Cocteau vit à ses côtés.
La nuit il lui vole son cilice
Et le met autour de son cou.
Toutes les deux heures il le réveille,
Pour lui donner sa tisane à dormir.
Ainsi, sans cesse l'aventure téléphone au mensonge,
Et les miracles se reproduisent entre eux.

*
**

Ces enfants qui font des grimaces
Malgré les avertissements
Restent parfois défigurés :

Les cloches de pâques se mirent à sonner
Pendant que Jean écrivait le Potomak.
Le luxe insensiblement conduit à la prison;
Deux montres bracelets font une paire de menottes;
L'assassin qui avait mordu dans une pomme,
Son forfait accompli,
Dut, pour ne pas être identifié,
Se faire arracher treize dents.

*
**

Parfois Jean Cocteau est invisible,
Parfois son ange gardien.
Je ne sais plus à quelle ombre me vouer.
Faudra-t-il attendre d'être au Ciel
Pour que les miroirs cessent d'être glacés
Et se couvrent de vagues?
Pour que les ombres me traversent
Sans me faire de mal?
Parfois,
Un mot mal lu transforme un poème;
Flocons de lune, flocons de laine.
Ivre d'insectes
Je vois double
Et je comprends.

*
**

Thomas l'Imposteur est l'histoire d'un naufrage
Voici comment il nous conte l'incendie :
« Toute la chambre prend feu,

» Les flammes se communiquent à mon oreiller
» J'y allume ma cigarette
» Je fume ».

*
**

Le sang n'était pas encore assez mûr,
L'amour n'était pas encore assez pur.
C'est ce jour pourtant qu'il inventa ce parfum
Qu'il gardait pour lui tout seul
Et dont il avait coutume de dire :
« Avec lui je me reconnaîtrais entre mille personnes ».

*
**

Ces enfants terribles vivent dans un enfer pavé de ciel bleu.
Lune, ignoble tonsure du Ciel
Par où regardent les grandes personnes.
Tout chat qui portera sa souris d'un air pensif
Sera condamné à mort.
Un beau crime est un chef-d'œuvre
Que l'auteur doit garder pour soi.
J'ai intercédé pour Cocteau en insistant :
« Et pourtant si elle était arrivée » ?
Pour qu'il en soit ainsi m'a-t-il accordé,
Je patienterai jusqu'au jugement dernier.
Dieu prisonnier dans son ballon captif
Connaît notre avenir
Mais il ne peut intervenir.
La jalousie est l'enfant terrible de l'amour.

Il vaut mieux être le dernier
A se servir des champignons.
Elisabeth et Paul,
Ce sont les deux poumons du poète.
Depuis qu'Elisabeth est morte,
Il ne respire plus que d'un côté.
L'air se vend au plus offrant,
Le ventilateur devient
Moulin à vent.

*
**

Depuis le jour où Dieu se fit passer pour Jésus-Christ,
Plus rien n'est impossible.
Jean Christ, Jésus Cocteau
J. Christ Jean C.
Jésus-Christ
Jean Cocteau.
L'aveugle se moque du cinéma
Où se commettent des crimes sans épaisseur.
Il n'est plus temps d'être sauvé.
Trop tard dans la nuit
C'est trop tôt dans le jour.
Tout centenaire qui meurt refuse d'attendre plus longtemps.
Déjà,
C'est de la neige qui fond une seconde fois.

*
**

Jacques Forestier a inventé la mort utile
Mais les ancres jetés sans discernement,

Blessent la mer.
La musique meurt, noyée dans le fleuve.
Il ne faut pas se fier au pigeon bleu du vert chasseur.
Jacques Forestier plongé dans l'amour
Flotte, enfonce,
Fait la planche, le grand écart;
Déjà il est trop vieux.
C'est un plus lourd que l'amour.
Peu après avoir dépassé son suicide,
Il aborde le pays
Où les pâquerettes sont plus hautes que les lions.
Sur lui se pose, déformé par ses bottines,
Le pied du destin,
Plus cruel que des parallèles.
Ce suicide est une housse
Mise sur un alibi.
Avant de ne pas mourir il imagine
L'acte désespéré par quoi il échappera
Aux suites de son imprudence.
Car l'opium ressemble à l'opium
Et à rien d'autre.
Il écrit une lettre posthume.
Son sommeil est une femme infidèle
Qui lui ment sur l'heure.
Demain il téléphonera au bourreau
Pour lui demander s'il peut s'exposer au soleil.
L'Avenir se lit bien mieux
Dans les pipes bourrées avec le tabac des autres.
La vitesse de son rêve
Vit aux crochets de la mort.

Les enfants des pauvres
Ont droit aussi au mal de mer
On leur fabrique des balançoires,
Mais sans leur dire
Où ils peuvent les accrocher.

*
**

Invitée par mégarde, demeurée par mollesse
La maladie a pris la meilleure chambre.
Baigné dans l'opium
Le mourant se met à chanter.
Les araignées le terrassent.
Jean Cocteau souffre
L'ange gardien écrit
Jean Cocteau relit
L'ange gardien sourit,
En pensant à ses soucis.
Maladie, fourmi rouge,
Vite écrasée entre les pages d'un livre.

*
**

Tous les jours, je sais qu'il est midi
Quand, passant au même endroit
Je me vois dans le même miroir.
Mes cheveux qui tombent,
Que disent-ils derrière mon dos?
Les navires en bois
Aux vergues pleines de perroquets

Valent mieux que les navires en fer,
Où les fleurs déçues entrent en religion.

Prisonniers de cils véritables,
Les yeux postiches sont plus beaux que les vrais.
Ils regardent sans voir,
Et parlent tous en même temps.
Je crains aussi la musique,
Un sourd joue faux, même dans l'obscurité.
Je crains la confiture d'abeilles
Pleine de crimes passionnels.
L'Amour, les jeux finis,
Ne remet jamais ses jouets en place.

Je m'épuise en poésie;
Les guêpes réparées au fil de fer,
Je les attire avec mon aimant.
Le poème piqué par elles se met à enfler,
Et me fait mal.
Quand je rencontrerai Jean Cocteau
Je lui dirai, bonjour,
Il y a longtemps que je ne vous ai pas vu.
Tant qu'il me restera un morceau de pain
L'autre moitié sera pour moi.
Au revoir Jean Cocteau,
Donne-moi quelque chose, ta robe de chambre
De fumeur, dix cigarettes, envoie-moi
Une carte postale pour couper mes livres.

Ta plus belle phrase,
Poème tombé du nid,
Tu l'achèveras dans l'autre monde.

DEURLE-SUR-LYS.

A Gust. Van Hecke.

Deurle-sur-Lys, village ridé, visage rasé,
Traversé par le serpent
De mes prochains péchés.

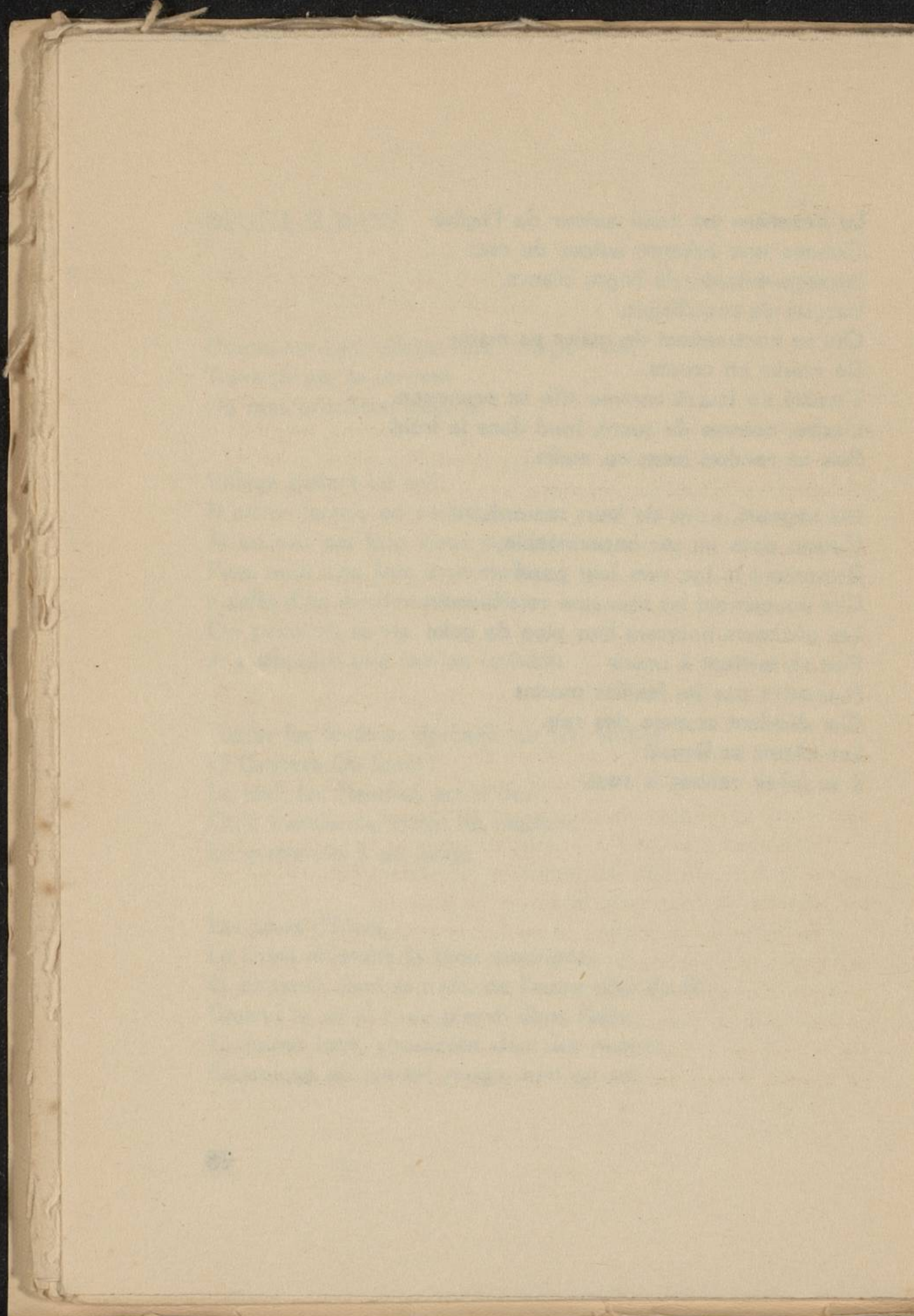
Village patient où nul
N'arrive jamais en retard,
Je ne suis pas trop vieux pour toi.
Pour avoir une âme immortelle,
Il suffit d'en exprimer le désir.
On passerait sa vie
A y attendre une femme invisible.

Toutes les fenêtres donnent sur ton vertige
O Gustave De Smet !
Le ciel des Flandres est si bas
Qu'il transforme toutes les maisons
En gratte-ciel à un étage.

Les jours d'hiver,
Le soleil enjambe la lune mourante,
Et disparaît, jambes nues, de l'autre côté du lit.
Quand le soleil a du plomb dans l'aile,
La jeune lune, conservée dans les nuages
Se mange au piment rouge, non au sel.

Le cimetière est noué autour de l'église
Comme une écharpe autour du cou.
Paysage entouré de linges blancs,
Incrusté de coquillages,
Qui se transmettent de mains en mains
De cœurs en cœurs.
L'amitié s'y inscrit comme elle se prononce.
L'aube, comme du sucre, fond dans le froid
Puis se rendort jusqu'au matin.

Les nageurs, suivis de leurs remords
Cousus dans un sac imperméable,
Remontent la Lys vers leur passé
Qui doucement les repousse vers la mer.
Les pêcheurs bourrent leur pipe de coke
Puis se mettent à courir
Poursuivis par les feuilles mortes
Qui détalent comme des rats.
Les chiens se lèvent,
Il va falloir rentrer le vent.



CHAPITRE I.

Fantômas, gentleman démoralisateur, prit son rasoir posé sur une console fragile; allégée, celle-ci actionna le mécanisme du phonographe et le « Transportation blues » emplit, à la seconde même, les moindres recoins de la salle de bains.

Tout en se rasant, Fantômas, bien que durci par l'ennui, appréciait le rythme qui s'installait au creux de ses moindres gestes, aux places chaudes de sa sensibilité; il appréciait, une fois de plus, la justesse de ce système qui le dispensait de penser en détournant son attention.

Sa compréhension des objets et de toutes choses inanimées ne différait de celle des autres hommes que parce qu'il admettait la présence, dans un bungalow sans étage, d'un ascenseur réduit dès lors à servir de réduit à un aspirateur ou à des instruments de musique hors d'usage; peut-être aussi parce qu'il produisait son électricité lui-même.

Fantômas était seul à penser du mal de sa propre personne; la légende que ses témérités lui avaient faite célébrait son aisance, sa souplesse, le lié de ses attitudes.

En dépit de sa fortune et de l'organisation qui distribuait ses gestes automatiques, il se savait toujours à la merci du manque d'imagination des inventeurs de joie, même les plus chères; seul, d'ailleurs, un plaisir dépassant ses moyens eût été le bienvenu. Les objets que la vie mettait autour de lui ne lui avaient jamais dévoilé leur pittoresque; il ne possédait rien

qui ne lui eût été confectionné sur mesure et dès lors tout faisait partie intégrante de lui-même.

Déjà sa vie lui apparaissait comme depuis longtemps terminée; indifférent à l'avenir, il dédaignait les petits profits de l'expérience et se bornait à saluer au passage les groupes de souvenirs, comme on traite d'un coup de chapeau de vagues relations dont on a oublié le nom.

Les moindres propos tenus sur son compte lui étaient rapportés avec une telle fidélité que le plaisir que certains pourraient éprouver à suivre leur propre enterrement était, pour lui, entièrement dépourvu de sens.

Le jour où il échappa miraculeusement à un accident d'automobile, il comprit que le destin lui serait impitoyable et qu'il n'aurait jamais rien à se raconter.

Il est certain, pensait-il en s'asseyant à terre pour se polir les ongles, que je ne suis pas l'être forcené qui me vaut à l'heure actuelle une célébrité que je n'accepte que parce qu'elle est équivoque; le cynisme avec lequel je brouille tout, au-delà même de l'imprévu, n'est qu'un alibi à l'usage des personnes pâles dont je galvanise un vieux fonds de canailerie offert aux enchères aux plus médisants.

Son domestique lui annonça qu'une dame désirait être reçue.

Furieux d'être dérangé pendant que ses cheveux étaient encore mouillés, Fantômas rejoignit la visiteuse au salon, bien décidé à lui refuser tout ce qu'elle pourrait lui demander. Il aurait pu la faire attendre mais n'y songea pas.

Il n'aperçut, tout d'abord, que les jambes de cette femme; elles étaient longues, presque minces et tellement

roses qu'elles lui parurent dorées; sans savoir immédiatement pourquoi, il craignit de ne pouvoir être assez aimable.

La visiteuse qui parut tout comprendre, jugea inutile de se faire humble :

— « Je me suis décidée à venir vous voir, dit-elle, sur les conseils de mon amie Winnie qui me garantit l'efficacité du concours que vous accepterez de me prêter, pour autant que vous puissiez dominer la situation. »

Fantômas qui ne voulait pas user immédiatement de son accent bourru risqua d'être cordial, puis galant et répondit avec fadeur qu'il serait heureux de rendre à une jolie femme un service qu'il refuserait à une autre.

La visiteuse parut déroutée par cette mise en marche trop courtoise; elle la pressentait dangereuse.

— « Ne soyez pas galant, — dit-elle —, ce serait une déception pour moi après tout le bien qu'on m'a dit de vous. »

Fantômas fut satisfait de ce cynisme; il s'inclina et, dégagé de toute modestie postiche, l'assura de sa discrétion en même temps que de l'intelligence qu'il mettrait à la comprendre.

— « Je suis, — dit-elle —, une femme inaperçue; jeune fille, je fis mes premiers pas de femme inaperçue dans les bras de jeunes gens d'une discrétion désespérante et, au surplus, sans contour; il m'arriva d'inventer des aventures; je fus prise en flagrant délit de mensonge; dès lors, n'ayant pu, ni en pension ni dans les années qui suivirent, faire admettre que je puisse avoir une personnalité, je crus utile d'accepter l'époux que mes parents me proposèrent.

Mon mari, — excusez-moi de ne m'être pas encore présentée —, Lord Brentham des Automobiles Brentham et C^o

est aimable, empressé, sans aucun éclat dans les yeux, sinon dans la conduite.

Ce mariage ne suscita aucun commentaire, Sam n'ayant eu, lui non plus, aucune aventure susceptible de susciter les jalousies de la dernière heure et de m'opposer comme une élue indigne à quelque créature bien soutenue dans le monde des filles-mères et autres honnêtes femmes.

Au contraire, la malignité publique ne se tint pas pour battue; on me représente comme confite en dévotion, intraitable sur un grand nombre de principes, totalement démunie de tempérament. »

Fantômas l'interrompt :

— « Je connais des femmes que, du point de vue qui est le vôtre, pareilles erreurs servent. Comme en cette matière, on ne prête qu'aux pauvres, on ne leur pardonne pas de se dérober à l'analyse; elles émeuvent ou terrorisent les plus blasés et les plus hardis qui ne se sentent pas de taille à rivaliser de prestige avec des habitudes solitaires, bestiales ou lesbiennes. D'ailleurs toutes ces légendes vont de pair, le plus souvent, se bousculent; il leur reste à choisir celles qu'elles accréditent. »

— « Il n'en est pas moins vrai, rétorqua Lady Brentham, qu'en ce qui me concerne, je n'ai jamais profité de ce bénéfice d'inventaire et que je n'ai pu, jusqu'à présent, courir ma chance.

Puis reprenant son récit :

— Quoi qu'il en soit, je ne tardai pas à sentir, autour de moi, cette sorte de réprobation que le mâle attache aux femelles inaccessibles.

Mon mari, de son côté, paraissait n'avoir attendu que le

mariage pour se déniaiser; je le soupçonne même de bénéficié auprès de beaucoup de femmes du prestige qui, pour lui et pour lui seul, est la conséquence imprévue d'un pareil abus de confiance.

Cette sécurité m'irrite; j'en ai assez de cette existence sans éclat; j'entends occuper la place à laquelle j'ai droit dans la malignité publique et j'ai songé à vous pour... »

— « Je ne suis pas un Don Juan, — remarqua Fantômas —, et je crains... »

— « Vous êtes plus dangereux et plus marquant qu'un Don Juan auquel je n'entendais pas vous faire l'injure de vous comparer. Votre activité corruptrice se manifeste dans la plupart des domaines et vous avez la réputation d'inventer sans cesse de nouveaux mauvais traitements. Je vous ai choisi car vous êtes le seul qui ait su mettre tous les atouts dans son jeu.

Je veux divorcer; mais je ne veux pas que cette cérémonie ne soit que le pâle et symétrique complément de mon mariage; il faut que j'en sorte grandie; il faut que le scandale soit sans réplique; vous-même en aurez votre part, ce qui ne manquera pas d'accroître votre situation mondaine.

L'organisation que je laisse à vos soins ne manquera pas, j'en suis sûre, de faire honneur à votre imagination. Ce n'est pas une aventure que je vous propose; je ne vous offre ni ne vous demande rien, ce qui serait humiliant pour vous et pour moi. Au fond, ce que je vous demande, c'est de m'accorder la première valse. »

— « Ce qui m'étonne, — répondit-il —, c'est que, faite comme vous l'êtes, vous n'ayez pu... »

— « Il ne s'agit pas, — insista-t-elle —, de mes possibilités qui sont immenses, mais de l'isolement où me maintient une légende absurde; d'ailleurs, les chefs-d'œuvre ne sont généralement appréciés que par ceux qui ne peuvent se les payer : les enfants et les très jeunes gens. »

Fantômas pensa que ce manque de modestie aurait dû mieux la servir.

— « J'examinerai cette affaire, — répondit-il —, mais je vous prierai de me donner quelque délai car je n'ai pas une pensée libre avant huit jours d'ici.

À première vue, il me semble que toute cette entreprise sera à la merci du choix, plus ou moins judicieux, que nous ferons de ses témoins. »

Rien n'étant commun entre eux, à part ce projet qu'il conviendrait de mûrir, il ne leur vint à l'idée, ni à l'un ni à l'autre, de prolonger l'entretien.

Fantômas la reconduisit avec la gravité d'un médecin et avec la componction d'un avocat après une consultation préliminaire à un procès gros de conséquences.

II.

Demeuré seul, Fantômas reprit sa songerie où elle avait été interrompue, c'est-à-dire, à l'index de sa main gauche.

Cet entretien, loin de modifier le cours de ses pensées, fournit les compléments directs nécessaires à toutes les phrases qu'il avait commencées et, tout de suite, sa mémoire se mit à ronronner.

Les lampes qui sommeillaient en lui s'allumèrent, pour la première fois, toutes ensemble.

Pour la première fois aussi, il lui parut que son intelligence, dont les autres avaient été jusqu'alors seuls à parler, pouvait être à même de réparer le mal qu'elle avait fait à ses attitudes.

Il ne pouvait oublier certaine pigmentation du regard de celle qui venait de lui proposer un marché équivoque, une loterie dont le gros lot ne pouvait être comparé à rien, si ce n'est à un état de grâce prochaine et possible.

Il formait, autour des yeux de Laura, un nouveau visage qu'il se flattait d'avoir découvert et qu'il mettrait au point pour lui seul à l'abri des malentendus, des commentaires et des laissés-pour-compte de faux cynismes.

Puis un violent mal de tête s'empara de ses pensées et de ses projets. Il ne sut que répondre aux menaces de courbatures, d'ennui, aux nausées et aux bourdonnements d'oreilles qui s'avéraient prochains.

Un effroi lui masqua l'avenir; il ne savait où lui donner rendez-vous, en dehors des cafés qu'il fréquentait d'habitude.

Il s'étendit sur son lit et ne put s'expliquer pourquoi, une heure auparavant, il avait mis un faux-col et noué une cravate; pourtant, il était trop tard pour se dédire et ne pas sortir. Il comprit que rien n'était organisé en lui pour certains événements dont la teneur d'électricité est telle qu'ils peuvent guérir sans autres indications, les malaises d'origine les plus contradictoires.

Afin de ne pas sombrer, il se donna huit jours pour mettre au point l'aventure, susceptible de lui fournir des émotions dénuées de toute logique.

Entretiens, il s'en référerait, pour l'économie quotidienne, à l'alcool et aux propos habituels.

Puis il réunirait tous ses sous et jouerait à pile ou face; il tricherait au besoin; s'il gagnait, il ne jouerait plus jamais; s'il perdait, il accepterait de continuer, comme par le passé, en accentuant chacune de ses tendances.

Dégoûté de tout, mais subitement attentif, il se serait peut-être réjoui, s'il avait su à quelle vitesse tout cela devait le mener loin.

Ceci se passait à une époque, où les moindres sentiers de la ville étaient aux prises avec un vampire soi-disant unique, et où l'effroi s'insinuait partout, jusque dans le gaz d'éclairage.

CHAPITRE II.

La Police, abusée par des apparences, travaillée par une fiction, que certaines légendes paraissaient justifier, voyant, en outre, par les yeux de la foule, avoir en tête le signalement imaginaire, quoique bien composé, d'un garçon boucher et aurait considéré comme défaitistes toutes autres suggestions.

Ce type populaire d'assassin idéal, séduisait les esprits soucieux de pittoresque en même temps qu'il donnait une consistance aux besoins secrets de la classe moyenne qui, pareille au fusil, tire beaucoup mieux de très loin.

Enfin, la plupart des méfaits, apparaissaient comme entièrement dénués de mobiles, ce qui permettait de n'exclure aucune des hypothèses suggérées par ceux que l'intérêt poussait à embrouiller les choses, soit après avoir tué, soit peu de temps avant de tuer.

Ainsi, toutes les chansons décrivaient un vampire copié sur sa propre légende, accrue par le fait que les garçons bouchers se refusaient à effectuer leur travail autrement qu'en veston et coiffés d'un chapeau melon.

L'un aidant l'autre, l'erreur s'amplifiait et gagnait de n'être point confrontée avec une réalité dont personne n'avait pu être le témoin.

Les enquêteurs, abusés par les témoignages déformés des rares victimes revenues à la vie, combinaient ces éléments de légende, pour en construire un être unique, inspiré de l'Esprit du Mal, seul suffisamment habile pour organiser une mise en scène aussi générale.

Considéré du point de vue moral, l'auteur unique de l'ensemble des méfaits était un monstre au sens complet du mot; passant du général au particulier, la Police, induite en confusion par la foule, en faisait un être au physique monstrueux, effrayant, patibulaire; cette interpolation trouvait une apparence de justification en plus si on tenait compte de ce que l'élément féminin débordait et que les pires débauches devenaient permises à tout homme qui n'était pas tout à fait difforme.

Ils ne pensaient pas que quelques jeunes hommes distingués pussent, contrairement à toutes les légendes, être las des facilités qu'ils devaient à leur charme ou à leur fortune et souhaiter des plaisirs plus amers, plus disputés, des aventures pleines de conséquences, celles où il n'est admis d'autre monnaie d'échange que la panique et le risque.

Ils perdaient de vue qu'un violoniste célèbre, privé inopinément de l'usage de la main gauche, peut s'affoler rapidement de ne trouver aucune compensation suffisante à cette suppression majeure et entrer en ébullition au premier contact des ferments imprévus.

A pareille époque, on ne saurait tenir assez en suspicion tel vieil artisan tué par quarante ans de labeur dans son

échoppe et qui, subitement, accomplit le geste que réclament plusieurs hérédités surchargées.

Pour les opérations quotidiennes de mise au point, la police faisait usage de jumelles de théâtre non susceptibles de réglage vertical; elle raisonnait un problème où des arrières-consciences tiraient les ficelles, en multipliant les déductions par des empreintes digitales, produit dont un peintre expressionniste habile, seul eût pu établir le dosage.

Il se serait mis en quête de certains lieux géométriques des crimes probables; en dépit des conventions préalables, secrètement conclues entre les écrivains, il les eût décelées parmi certaines maisons blanches, accueillantes et claires, celles surtout, auxquelles le promeneur dominical se réfère pour le bonheur de ses jours futurs.

De peur d'avoir peur, la foule restait fidèle aux anciennes formules; elle n'admettait pas que ce qu'elle cherchait pût se trouver en elle, l'accompagnant dans le moindre de ses déplacements, tout homme ayant peur de soi-même, chaque assassin trouvant à peine pour se cacher, assez de place dans l'ombre de sa victime.

Le vampire était mis à sa place, abandonné de tous, centre de houle, éclairé par ses propres moyens avec, autour de lui, toute la foule, sans en excepter un être.

Tous jugeaient les événements avec la mauvaise foi d'un troupeau de chevaux sauvages refusant de prendre à sa charge des méfaits qui, selon les apparences, pouvaient avoir été commis par un bœuf.

Les origines de cette bouffonnerie étaient assez lointaines. Pareille à un malade, mal guéri, que de nouvelles émotions transforment successivement en fantaisiste, puis en aliéné, la

ville n'était pas suffisamment remise de la somme d'émotions qu'avait créée une famine de deux années.

Cet organisme urbain, eût peut-être résisté si, devant ce désagrément, la population s'était partagée en deux nouvelles classes sociales, les Affameurs, ayant réussi à sauver leur propre existence au prix de la seconde, vouée à l'extermination.

Il n'en fut pas ainsi et personne ne mourut; mais il en résulta une modification profonde des idées générales admises pour trancher les cas de conscience collectifs; le pittoresque d'antan se modifia dans un sens propice aux cruautés; les associations d'idées gagnèrent en concision. La phrase : — un parc plein d'oiseaux —, n'évoquait plus pour personne un endroit où le chant du rossignol poussait entre les herbes mais un champ clos où les carabines, fussent-elles à air comprimé, partaient toutes seules.

Dérangés dans leurs anciens plaisirs, composés en majeure partie d'habitudes alimentaires et de digestions satisfaites, subitement inquiets, les moindres bourgeois et les plus calmes personnages cessèrent de se sentir à l'aise.

Il y eut quelques réjouissances populaires autour d'un certain nombre de pendaisons dont les accapareurs de vivres firent les frais mais tout retomba vite dans le calme et dans une atonie qui ne présageait rien de bon.

L'argent ne pouvant presque plus être échangé contre de la marchandise, tout le monde vendait des bijoux, tout le monde en achetait; le superflu et tout ce qui précédemment s'y rattachait, la pudeur notamment, cessèrent d'atteindre les prix élevés et souvent prohibitifs qui auparavant en écartaient les chalands.

Les organismes débilités, de repli en repli, se jetèrent sur les plaisirs brusquement mis à leur portée, pour en arriver, tous ensemble, et chacun séparément, au seul qui soit vraiment gratuit : l'amour, sous toutes ses formes connut une vogue rapide, encore qu'éphémère, car il ne tarda pas à sombrer dans un érotisme, lui-même sans lendemain.

Les parties génitales conservèrent leur place dans l'économie générale et demeurèrent dissimulées. Elles n'en devinrent pas moins le centre de toutes transactions intimes; les foyers d'activité se déplacèrent et l'imagination y installa une centrale. Abandonnés de Dieu, les hommes ne connurent plus le repentir en même temps que s'atténua la notion de propriété mobilière.

Les lois punissaient encore l'outrage aux mœurs et l'attentat à la pudeur mais il ne se trouvait plus personne pour porter plainte.

Certains clubs remplacèrent dans leur objet social la philanthropie ou la gastronomie par l'exhibitionnisme; même chez les très vieilles gens, la vertu tomba en désuétude.

Tous les sexes étaient munis de haut-parleurs; l'érotisme déforma toutes les images, brouilla les cartes puis, grossi de mille rivières, gonflé, écumant, il se jeta dans le meurtre.

Ce phénomène n'a rien d'étrange; on aurait pu observer des sursauts en tous points semblables, dans une ville livrée pendant quelques semaines aux déportements d'un carnaval prolongé et respectueux des anciennes traditions. Il en est encore qui libèrent les époux du devoir de fidélité et qui, pour peu que la fiction se prolonge, provoquent la formation de nouveaux couples provisoires, quoique rapidement imbus de préjugés très vifs.

Pour peu aussi que les soudures fussent autogènes et les nouveaux accouplés conquis par l'inévitable prestige du renouveau, les équivoques pouvaient se multiplier, brûler leur splendeur, puis se dénouer très mal, nul ne retrouvant au vestiaire l'objet exact momentanément abandonné.

La vie humaine n'avait plus cours; tout crime était un fruit mûr qui tombait de l'arbre. Quant aux pensées, on ne les aurait pas prises avec des pincettes; le spectacle d'une pendaison vu au cinéma le vendredi, jour du changement de programme, hâtait certains dénouements latents et donnait aux meurtres différés un rythme qu'il était impossible d'expliquer sans avoir recours à de pareils détails.

Enfin, tout le monde était horriblement triste, d'une tristesse lasse écœurée, qui est aussi un aspect contemporain de la peur; nul ne tremblait, mais tous avaient le vertige et ce vertige rendait tout nauséeux, y compris la tristesse.

L'humour, lui-même, n'avait pas échappé à la décomposition des formules; il s'était durci, ratatiné et ne se manifestait que dans certaines occasions grimaçantes, presque funèbres; c'est ainsi qu'un condamné à mort avait demandé à pouvoir se rendre au supplice en marchant sur ses mains, et qu'un amant abandonné, plutôt que de se suicider s'était, à dix heures du matin, plongé dans sa baignoire, revêtu de son smoking.

Les formes anciennes de la peur avaient disparu; celle-ci d'ailleurs se déplaçait rapidement; elle allait de l'un à l'autre et se dirigeait de préférence non vers les êtres désignés par l'heure pour être victimes mais pour inquiéter ceux qui devenaient le principe actif d'une série d'événements aboutissant à un épisode sanglant.

Quinze jours auparavant, la Cour d'Assises avait eu à juger un cordonnier, John Trump qui, spontanément et alors qu'il n'était pas en état d'ivresse, s'était accusé d'une dizaine de crimes choisis parmi les plus colorés.

Il avait donné sur ces méfaits des détails que l'assassin devait être seul à connaître encore qu'il eût pu les imaginer. Personne d'ailleurs, dans son for intérieur, ne s'abusait sur la valeur réelle de ces sous-produits du subconscient.

Il advint qu'au cours des débats, une femme disparue et sur le meurtre de laquelle l'accusé n'avait pas tari en détails impressionnants et vraisemblables, revint au foyer conjugal après une fugue de plus d'un mois.

John Trump, convaincu de mensonge, fut sévèrement condamné pour outrages à la magistrature et frappé d'interdiction de séjour.

Un autre qui avait tenté de prendre à sa charge une part importante du passif criminel, malgré tous les efforts qu'il fit pour simuler la raison fut reconnu irresponsable par les témoignages concordants de trois médecins légistes et relâché après qu'il eût fait des excuses.

Il devint bientôt impossible de recueillir un témoignage digne de foi, les victimes elles-mêmes délirant dans le sens choisi par la rumeur commune; chacun sentait en soi le meurtrier possible de demain, devinait les mêmes pensées chez son voisin, son ami ou son ennemi; la légende qui s'était formée ne tarderait pas à prendre place dans les recueils de politesse et tout élément de nature à la confirmer et par conséquent à rassurer tout le monde était une des formes de la bonne compagnie. La politesse et le savoir-vivre seuls régnaient en place des anciens concepts, réglementant le cours de la vie d'autrui.

La courtoisie était à son comble; une vieille femme hésitant à traverser la chaussée trouvait aussitôt vingt bras complaisants pour la conduire; la vieille dame, de retour au logis, en parlait à ses proches et tout le monde oubliait, pour quelques instants, les menaces quotidiennes.

Un pasteur qui se serait permis de prêcher sur la morale individuelle aurait fait l'effet d'un orateur qui se serait trompé de discours et lirait, à une distribution de prix, celui qu'il avait préparé pour un enterrement.

Les assassins ne voyageaient qu'en tramway.

CHAPITRE III.

Le lendemain Fantômas s'éveilla tôt; le corps vibrant, il ne savait que faire; un problème imprévu prenait le dessus et lui posait des questions sans merci.

Il prit un bain et se débarrassa d'un cor; une araignée descendait lentement le long du mur; toi, — dit-il —, si tu n'est pas là ce soir, je t'écrase !

Il fit acheter un plan de la ville et marqua d'un trait rouge la maison d'Irène; trois rues y aboutissaient également praticables.

— « Et puis, après? », se demanda-t-il.

À ce moment onze heures sonnèrent : c'était le moment où habituellement, il sortait de son lit. Enfin, se dit-il, il est l'heure de me lever; et il se rendormit.

Un nouveau réveil le trouva plus lucide.

Au fond, conclut-il, pourquoi ne pas m'avouer que je l'aime; s'il est exact que je n'ai pas aimé jusqu'à présent, je ne puis autrement expliquer mon affolement. Au surplus, il

ne me reste qu'à agir pour voir ce qui va arriver; je ne risque rien puisque ce n'est pas moi qui décide.

Comme il s'apprêtait à écrire à Irène, ses yeux tombèrent sur la quatrième page d'un journal posé sur sa table. Parmi d'autres annonces, il lut :

HADJA

vous dévoilera votre avenir.

Sans cartes, sans tarots, sans mise en scène.

Tout par la concentration.

Consultation : 100 francs.

« Pourquoi pas? », se demanda Fantômas. Il y courut.

En pénétrant dans la salle de consultations, Fantômas fut dérouté, moins par la lumière qui régnait dans la pièce que par son ahurissement de ne pas trouver le décor qu'il avait imaginé.

Pas un tapis, pas une tenture, pas de perroquet empaillé; le mobilier, réduit à l'indispensable, était sobre de lignes et sentait l'encaustique.

Aucun objet sur cette table; rien, si ce n'est une boule en cristal, blanche, transparente, inhumaine; rien ne s'y reflétait et n'obscurcissait, fût-ce un instant, sa surface fatale; toute la terreur du monde moderne semblait s'être réfugiée dans son néant.

Fantômas en approcha son visage; il espérait y apercevoir ses traits recomposés suivant de nouvelles lois et regroupés suivant certaines modifications arrachées mot à mot au futur. Il ne vit rien, pas plus qu'à côté, à droite ou à gauche; puisqu'il en était ainsi, cette boule n'était pas seule; la table en était pleine, toutes asservies à la voyante qui mentalement

devait les appeler par leur petit nom; quant aux visiteurs, chacun, suivant la longueur de ses ondes, en captait une, parmi le néant des autres, et fixait ainsi, et pour toujours, son destin.

Fantômas pensait aux sons qui peuplent l'azur et parmi lesquels certains sont trop aigus pour que toutes les oreilles les perçoivent; de même la seule boule visible pour chaque visiteur ne pourrait être l'alibi de toutes les autres.

Hadja, séparée de Fantômas par la table, s'assit; elle était jeune et mignonne mais affreusement pâle; ses yeux donnaient l'impression de ne jamais regarder les objets; Fantômas supposa qu'elle voyait la chaleur mais non la fumée et qu'elle usait de ses yeux comme un aveugle se sert de ses doigts.

— « Touchez la boule », dit-elle.

Fantômas eut l'impression d'aller, le cœur battant, vers un mystère dont il avait dérobé la clé; il ne s'était pas trompé et se sentit supérieur à celle dont il venait solliciter l'oracle; il savait désormais que le geste qu'elle l'avait invité à faire correspondait à une question qu'elle ne pouvait pas poser à peine de révéler son secret aux uns ou de faire croire à une supercherie pour d'autres; pour le plus grand nombre d'ailleurs, la question : « Quelle boule voyez-vous? » n'aurait aucun sens.

Fantômas tendit le doigt à vingt centimètres de la sphère de cristal, là où il n'y avait rien.

Hadja fixa le vide pendant quelques instants et commença :

« Vous avez été très amoureux d'une femme pour laquelle vous vous êtes presque ruiné. Vous avez cru pendant quelques semaines qu'elle vous aimait pour vous-même mais

vous n'avez pas tardé à vous rendre compte qu'elle convoitait surtout votre fortune. Malheureusement cette découverte n'a pas modifié vos sentiments à l'égard de cette personne; coquette, dépensière, joueuse, elle s'y est prise tellement habilement que vous n'avez pas hésité à vous dépouiller pour elle. Je n'exagère pas en disant que vous étiez ensorcelé; le jour où vous avez constaté que de votre immense fortune, il ne restait presque rien, vous vous êtes repris, d'autant plus que ce changement dans votre situation n'avait pas tardé à modifier son attitude à votre égard au point qu'elle ne tarda pas à se détacher complètement de vous.

Dans la suite, vous avez eu d'autres maîtresses, mais vous vous êtes comporté de façon si maladroite avec la plupart d'entre elles, qu'aucune de ces unions n'a dépassé la somme d'argent que vous lui destiniez.

Vous n'êtes tombé, d'ailleurs, que sur des femmes intéressées et après quelques aventures de ce genre, vous vous êtes trouvé complètement ruiné.

Tout cela était tellement contraire à son passé et même aux apparences que Fantômas se sentit à la fois déçu et rassuré; aucun maléfice n'était à la portée de la voyante dont les doigts n'effleuraient pas la réalité.

» Voilà pour le passé, — poursuivit Hadja — actuellement vous vous trouvez dans une période de transition, vous tâtonnez; il se passera dans une huitaine de jours, un fait auquel vous n'attacherez pas d'importance au moment même, mais qui, petit à petit, prendra dans votre existence une importance dont vous chercherez avec angoisse à comprendre la signification.

Vous vous retrouverez bientôt à la tête d'une énorme

fortune mais vous ne serez plus jamais heureux, du moins dans le sens et la mesure où vous l'étiez quand vous admettiez de souffrir.

Votre fortune ne vous sera d'aucun secours; vous serez tôt lassé de tout ce qu'elle mettra à votre portée même de plus invraisemblable; vos mufleries mêmes ne vous seront d'aucun secours; la facilité veule avec laquelle les femmes viendront à vous n'aura bientôt d'autre intérêt pour vous que les tourments que vous imaginerez à leur intention... »

Fantômas se sentit envahi par un froid inconcevable; un peu de sueur embua ses tempes; il venait d'être mis brusquement en présence d'un futur atroce, par la voyante qui ne s'était pas trompée mais qui avait parcouru sa vie à l'envers.

Le reste lui importait peu; il fit mine de se lever.

— « Attendez, — dit-elle —, j'ai à vous parler encore de votre caractère : votre manie de préférer les odeurs fortes à la musique vous a déjà fait beaucoup de tort; je vous conseille aussi de ne pas faire retoucher la photo de vos empreintes digitales le jour où vous viendrez me demander de lire dans votre main; prenez garde; il arrivera un moment où les miroirs ne vous rendront plus la monnaie; de plus, si vous continuez à tourner aussi vite, vous finirez par vous trouver en présence de vous-même; encore ne vous connaîtrez-vous jamais que de dos.

Votre maladie d'estomac fait partie de votre caractère; l'erreur provient de ce qu'on vous soigne pour des vertiges du cœur. »

— « Mais je digère bien », remarqua Erich.

— « C'est possible; vous ne le savez probablement pas, parce que tout se passe pendant votre sommeil.

Autre chose; j'aperçois un grand voyage. »

— « Je ferai un grand voyage? », questionna-t-il.

— « Je ne sais au juste. Je crois plutôt qu'avant de ne pas faire un grand voyage, vous vous comporterez de manière à le rendre indispensable. Au surplus, je ne puis rien vous dire que vous ne sachiez déjà.

A présent, veuillez encore une fois toucher la boule. »

Fantômas regarda : la table était vide; il haussa les épaules.

En sortant de chez Hadja, Fantômas comprit qu'il était damné.

Normalement sa vie aurait dû s'arrêter là; n'ayant rien pu apprendre de ce qui l'intéressait par dessus tout, il se demandait si son existence n'était pas simplement interrompue.

— « Et s'il m'arrive de mourir dans huit jours, pensa-t-il, comment saurai-je que je suis mort? Peut-être pourrais-je acheter un réveil marchant pendant huit jours; nous sommes lundi; je mettrai le réveil à lundi prochain minuit; je m'arrangerai pour ne pas quitter ma chambre de toute la journée; à minuit, si je n'entends pas le réveil, c'est que je suis mort.

Rentré chez lui, il écrivit à Irène :

« Chère Madame,

» Vous m'avez exposé hier quel service vous attendez de ma complaisance sinon de mes talents.

» En ce qui vous concerne, la chose est fort simple et tout se passera, je pense, le mieux du monde.

» En ce qui me concerne, je m'explique mal le rôle que le souvenir que j'ai conservé de vous vient faire en cette gageure; mais ceci n'est pas votre affaire.

» Je retiens, demain après-midi, une chambre que je choisirai proche des salons où nos amis O'Grun offrent à leurs invités un thé dansant.

» En même temps, j'envoie à votre mari une lettre anonyme en ne lui faisant grâce d'aucun détail sur ce qui doit se passer demain; s'il ne vous découvre pas, c'est qu'il y mettra de la mauvaise volonté.

» Croyez à mes sentiments les plus courtois.

Fantômas. »

CHAPITRE IV.

Laura le jour venu, s'assit à la table du déjeuner et écouta, sans impatience, les histoires, toujours les mêmes, que son mari lui racontait. Par contre, elle crut remarquer, pour la première fois, la surface inusitée de ses oreilles et constata avec dépit que sa faute prochaine serait privée de remords.

Elle n'avait aucune hâte, la journée ne devant comporter pour elle aucun imprévu; elle n'attendait rien au delà de ce qui allait se passer : pour peu qu'il ne survînt aucune interruption de courant, les cadres ne seraient pas débordés et elle n'aurait à compter en rien avec sa personne physique.

Fantômas fut le premier; il n'avait eu ce jour ni soif ni faim à apaiser, les heures de repas ne concordant d'ailleurs pas avec celles de ses impatiences; il lui paraissait qu'il n'avait plus son poids et que ses meubles méconnaissaient leurs habitudes communes.

Il choisit un costume sombre car il avait résolu d'être humble; il s'habilla plusieurs fois et sortit; en quelques minutes,

il se retrouva debout, dans la chambre qu'il avait retenue à l'Hôtel Broadway.

Comme Laura tardait, ne sachant que faire, il essuya ses souliers aux rideaux; puis il se mit à découper les tapis en fines lanières; un peu après, il en jeta les morceaux par la fenêtre, sur les passants. Ensuite, il revêtit un pyjama qu'il boutonna avec lenteur, mais craignant d'étaler ainsi trop d'assurance, il se rhabilla précipitamment.

Laura entra; il n'y eut aucun préambule; elle se dévêtit et éparpilla ses vêtements dans un désordre dont elle avait, d'avance, réglé les moindres détails; elle voulait éventuellement échapper au reproche d'avoir agi sans passion, ce qui eût pu être déduit d'une application trop étalée.

De peur de paraître gauche, elle simulait en tous gestes, une impudeur copiée sur ses lectures; elle s'étendit aux côtés de Fantômas, qui s'était allongé sur le lit et lia ses jambes aux siennes, tandis qu'elle enfermait sa bouche dans le contour nerveux de ses lèvres.

Fantômas sentit qu'il devait à l'instant reprendre la direction des événements à peine de ne pouvoir, à son gré, choisir les minutes essentielles.

Il se confirmait qu'il ne voulait pas atteindre Laura avec des gestes, mais avec des mots; il pensait qu'en usant de caresses, il risquerait de manquer le but ou de la perdre irrémédiablement et qu'il importait de tirer à balle. Mieux encore, il eut fallu la capturer au lasso afin de conserver sa proie vivante, mais Fantômas manquait d'exercice à l'arme blanche.

Il feignit d'être en proie à une exaltation passionnelle irrésistible, de n'être plus maître de ses réflexes et en

profita pour ne pas embrasser Irène; il lui caressait doucement le front; pensant ainsi abaisser sa température.

Afin de gagner du temps, il fit mine d'être absorbé dans une pensée soudaine et put constater avec satisfaction que la réaction prévue chez Laura s'accomplissait spontanément.

— « À quoi pensez-vous », dit-elle.

— « Je pense à vous comme si vous n'étiez pas là », se hâta-t-il de répondre, prêt aussi à expliquer tout ce qu'il mettait de fervent dans cette pensée.

Cette tentative inquiéta Laura et l'atteignit comme le souvenir d'une bonne action qu'elle aurait un jour, refusé de commettre. Elle n'était pas rassurée; Fantômas, à peine en marche, tournait déjà à un régime trop élevé; elle craignait un malentendu et des explications probables avec un homme qu'elle n'était pas pressée d'aimer.

La politesse, la douceur de Fantômas l'entouraient d'un malaise inusité pour elle, dont elle ne pouvait préciser le danger : la scène, telle qu'elle se déroulait, ne correspondait pas au signalement que son imagination lui avait fourni.

Intimidé par cette méfiance, Fantômas ne retrouva pas les phrases qu'il avait préparées; une déroute venait de s'emparer d'elles, dès l'apparition des premières mesures du jazz que ses amis O'Grun avaient retenu pour le thé dansant donné au même étage. Il lui parvint un air qu'il aimait et dont il n'avait jamais connu le nom; les battements de son cœur se conformèrent à son rythme; il s'établit entre eux une commune mesure qui lui fit oublier un instant qu'il était à la merci d'une situation précise, mais, très vite, il se raccrocha à son exaltation présente, qu'il savait d'ailleurs passagère, et résolut de n'en rien perdre, pour venir à bout de son incertitude.

Il se leva et se versa trois verres de porto qu'il avala en ne respirant que trois fois; puis il revint à Laura, s'adapta à elle et, les yeux fermés, imagina qu'il dansait avec une femme dépourvue d'actualité et qu'en dansant avec elle, il lui parlait, comme on parle à cette femme encore peu connue, mais que l'on a décidé d'associer à un présent destiné dès demain à ne plus rien vouloir dire.

Puis il pensa que Laura était une très vieille femme et qu'elle allait lui donner de l'argent; qu'il s'en vanterait partout en expliquant la chose avec des détails monstrueux.

Le désir entra en lui de toutes parts, empruntant même des fissures qu'il ignorait jusqu'alors; une cloche battait en lui étouffant les moindres bruits de sa sagesse; Laura et lui étaient exactement juxtaposés; sans rien déplacer de leurs corps, elle éteignit la lumière; il n'y eut entre eux aucune des caresses qui, chez les amants coutumiers de ces exercices, sont le prélude rituel aux gestes finaux...

.
Laura, les mains jointes derrière la nuque, pensait déjà à autre chose.

Le plaisir extrême qu'elle avait ressenti ne lui avait pas fait perdre de vue, une seule minute, l'affectation précise de sa journée.

— « Je m'étonne, — dit-elle —, que mon mari ne soit pas encore là. »

Un instant confondus, Laura et Fantômas se remirent à jouer faux. Laura qui entendait mettre de l'ordre dans les événements devenait inquiète; elle s'était fait une telle idée

des pouvoirs magiques de Fantômas qu'elle s'étonnait que Lord Brentham n'ait pas choisi pour entrer les minutes qui venaient de s'écouler, à ce moment même où le pittoresque eut été à son comble.

Fantômas dégrisé, et en retard sur l'horaire prévu, désirait se débarrasser de sa menue monnaie et donner au geste qui l'avait uni à Laura, une valeur sentimentale qui mettrait l'avenir à leur merci.

Il eut un bref colloque avec ses complices qui lui firent honte de ses hésitations; parmi eux, sa Première Communion insinua qu'il était décidément plus facile d'être sacrilège.

Il prit le ton de celui qui renoue sa cravate et aborda son préambule :

— « Laura, — dit-il —, je me demande si je ne suis pas dangereusement atteint; qu'arriverait-il si je devenais amoureux de vous? »

— « Je vous répondrais, cher ami, — remarqua Laura —, que je ne vous ai pas demandé de m'aimer mais seulement d'en répandre le bruit. »

Fantômas se sentit saturé de ridicule; j'ai l'air d'avoir une moustache, pensa-t-il; il lui parut aussi qu'il mettait en marche pour Laura un phonographe vieillot, qu'il lui proposait de changer de disque mais qu'elle ne lui demandait que de remplacer l'aiguille.

Une nouvelle attaque de Laura lui laissa le temps de penser à autre chose :

— « Vous avez écrit vous-même la lettre destinée à mon mari? », demanda-t-elle.

Fantômas oublia ses soucis et mentit en assurant qu'il y avait commis un certain nombre de fautes d'orthographe sur du papier ligné; puis irrité, il ajouta :

— « Votre mari n'attache peut-être pas d'importance à la chose. »

— « Si je vous ai choisi, répondit Laura, c'est moins pour que vous organisiez la chose que pour que vous y paraissiez au moment voulu; la réputation que l'on vous fait persuadera mon mari de la nécessité de son intervention. »

Sensible à l'éloge qui lui redonnait confiance en soi, Fantômas fit mine de s'intéresser de nouveau aux maîtresses pensées de Laura :

— « Peut-être tient-il, avant de paraître ici, à consulter un ami ou même un homme de loi », observa-t-il.

« Tout homme placé dans la situation où nous venons de mettre votre mari, — ajouta-t-il —, a peur de l'irréremédiable; il se demande s'il ne vaut pas mieux affecter de n'avoir rien vu, pour s'épargner une décision à laquelle rien ne le prépare. »

— « Toutes ces considérations me paraissent très ingénieuses, — remarqua Laura —; elles ne nous concernent d'ailleurs pas, ceci pour autant que vous n'ayez rien négligé; j'ai confiance dans la colère de Brentham. »

Fantômas voulut profiter du répit que lui laissait la confiance de Laura et regagner toutes les minutes perdues.

— « A vrai dire, — reprit-il —, je n'ai jusqu'à présent jamais fait l'amour que comme un enfant fait du bruit. Je n'aurais pas dû accepter cette aventure; je n'en perçois plus l'odeur depuis que je vous ai revue pareille à l'image que je construis depuis une semaine. L'heure n'est pas venue de réaliser votre projet; vous devriez inventer quelque chose, par exemple téléphoner à votre mari. »

— « Mais pourquoi? », interrompit-elle.

— « Laura, — dit-il, et sa voix se fit grave tant son émotion montait à l'octave supérieur, — je n'avais jusqu'à présent rencontré de difficultés que dans mes rêves; peut-être, si vous le vouliez, pourriez-vous m'aider à comprendre quelque chose aux deux jours que je viens de passer.

J'aurais dû me défier de l'empressement avec lequel je vous ai accordé l'assistance que vous me demandiez. Je suis d'habitude trop distrait pour être aimable, et je me souviens maintenant que l'idée ne m'est même pas venue de ne pas souscrire à votre programme.

J'aurais dû refuser et demander à vous revoir, puis m'employer à donner un sens à ce que nous attendons maintenant.

Ce que vous venez de me donner ne correspond pas à la soif insolite que j'ai de vous; ce que je voudrais pouvoir acheter, c'est le droit de penser à vous avec émotion, aux minutes où je ne suis pas en votre présence.

Je crois que j'accepterais de vivre avec vous dans une forêt vierge alors même qu'il n'y aurait personne pour nous regarder. »

— « Fantômas, — répondit-elle —, vous êtes un être délicieux et je ne voudrais, si mes désirs s'orientaient un jour dans ce sens, d'autre amant que vous. Mais vous êtes plus femme qu'une simple femme qui, férue de contradictions, offre le bras alors qu'on ne lui demande que la main, et vous avez tort de vouloir sonner minuit à toute heure du jour. »

— « Je voulais simplement dire, — remarqua Fantômas —, que j'en ai assez d'aimer avec mes poches pleines de mélodies nègres et que j'entends désormais danser sur la place publique. »

— « Toutes les musique sont dans l'air, — dit Laura —, il suffit de ne pas se tromper de porte...

— « Ne croyez-vous pas, — remarqua Fantômas, qui pensait pouvoir s'enhardir, — qu'il serait plus digne de vous, digne de nous, de ne pas salir inconsidérément un avenir que nous n'avons peut-être plus le droit de mettre sur le même plan qu'aujourd'hui? »

— « Je n'ai que faire, — insista-t-elle —, des risques où vous essayez de m'entraîner. »

— « Puisque vous tenez tant à cette idée, — poursuivit Fantômas —, acceptez de la réaliser d'une autre manière, plus expressive et qui serait un défi à tous. Fuyons ensemble, Laura, et ne revenons que quand nous ne risquerons plus d'être oubliés. Notre absence réussira à provoquer des commentaires plus perfides que la réalité. Et qui sait, il viendrait peut-être un jour où l'un de nous demanderait à l'autre de ne plus songer à ce retour. »

Nous serons enfin fixés sur nous-mêmes et sur la sagesse que dissimule mal notre affolement d'aujourd'hui. Tous nos soucis se limiteraient à une malle-armoire et à deux valises. J'emporterais aussi mon phonographe mais aucun disque; nous en apprendrions chaque jour de nouveaux, élevés chaque fois à notre température commune. Songez, Laura, aux longs manteaux de voyage que nous aurions. A l'hôtel, nous pourrions avoir trois chambres, une pour nous, une pour vous, une pour moi et nous éviterions ainsi de nous haïr trop vite...

— « Votre proposition pêche par la base, — dit-elle —; comment voulez-vous que nous prouvions que nous avons fui ensemble. Dans cette ville empoisonnée, cela ne fera qu'une disparition de plus, qui sera mise au compte du Vampire, sans

aucun profit pour nous; bien plus, il se trouverait encore des mauvaises langues pour dire que j'ai été assassinée. »

— « A égale distance des gens qui voient du mal partout et de ceux qui n'en font nulle part, il y a une place à prendre pour vous », répondit Fantômas irrité.

Il venait de perdre pied à nouveau et se sentait sombrer de plus en plus. Tous ses rouages signalaient leur approche par des grincements tandis que Laura apparaissait vouée à une idée fixe, et insensible à tout autre suggestion.

Ce qu'elle voulait, n'était pas un objet déterminé mais le contour insolite qu'il pouvait projeter dans une certaine lumière. Dédaigneuse de la proie, elle en convoitait l'ombre.

Fantômas connaissait ce jeu; il y avait excellé, surtout quand il s'était agi de composer des éclairages téméraires.

Il avait trompé tout le monde en se leurrant soi-même; prisonnier d'un genre qu'il avait mené à l'apothéose, toutes les Laura de la ville l'avaient applaudi mais, jalouses de leur flair, refusaient de se laisser mener plus loin.

Laura n'avait d'yeux que pour son scénario; à moins d'un miracle, Fantômas la sentait perdue; le Sortilège qui était en lui ne délogerait pas; il résolut de vendre chèrement sa peau.

— « Votre mari ne viendra pas », dit-il.

— « Et pourquoi donc? », demanda Laura.

— « Je m'y suis probablement mal pris, mais il ne viendra pas. »

— « Ce n'était pas la peine, pour en arriver là, de m'adresser à un spécialiste du genre. »

— « Vous avez eu tort, — poursuivit Fantômas —, vous auriez dû vous adresser à l'Agence Cook. »

Mais brusquement, elle comprit :

— « Dites plutôt, — affirma-t-elle —, que vous ne l'avez pas prévenu. »

— « Et si cela était? », fit Fantômas.

— « Je dirais qu'en fait de goujat, vous êtes tout à fait réussi, — dit-elle —, et que j'aurais mieux fait d'être plus attentive à ce qu'on m'avait dit vous concernant. »

— « Je croyais qu'on ne vous avait dit que du bien de moi », insinua Fantômas.

— « Oui, mais on a ajouté que vous vieillissez, que depuis un certain temps vous ne respectez plus rien, et que vous êtes capable de tout pour vous galvaniser. »

— « Vous avez songé à tout, — riposta Fantômas —, mais vous avez omis de vous demander si ce respect que j'ai pour vous n'est pas la forme intelligente d'une nouvelle expression de mon désir. Ce n'est pas vieillir que de vouloir aimer une femme de son âge; ce n'est pas non plus manquer de fantaisie. »

— « Il n'y a aucune fantaisie à s'appropriier, par des moyens enfantins, le bien d'autrui, coupa Laura; je vous aurais cru plus souple. En réalité vous n'êtes qu'un faux gentleman, qu'un démoralisateur postiche; vous êtes un lâche; vous inventeriez, s'il le fallait, des machines à calculer faux.

Vous me faites penser à un malade que soignait mon père; cet individu n'assimilait rien mais son organisme transformait immédiatement en alcool tout ce qu'il absorbait; il est mort d'ailleurs d'une attaque de delirium tremens; vous êtes, à votre manière, une sorte d'homme alambic; vous digérez mal vos prouesses, D'ailleurs, vous buvez; et encore, ne boi-

riez-vous que de l'eau, encore trouveriez-vous moyen de mourir du typhus qui, après tout, n'est que le delirium tremens des buveurs d'eau. »

Humilié, étourdi d'injures, Fantômas se sentit brusquement entouré par tous les mâles qui étaient en lui et dont il avait jusqu'alors méprisé les avances.

En gravissant quatre à quatre ses souvenirs, il se souvint de sa faute initiale, celle qu'il avait commise à dix-sept ans, alors qu'il croyait aimer une femme, déjà vieille pour lui, qui l'émouvait parce qu'il la croyait insensible et qu'il voulait s'attacher.

Tout était changé à présent; il allait faire l'amour pour lui-même, il allait s'installer à son compte, tenir boutique de plaisir égoïste et complet; il n'y avait pas une minute à perdre pour se rendre méconnaissable et pour désarmer ses hommes de paille dont les exploits l'avaient épuisé sans profit pour personne.

Son désir résonnait en lui comme s'il traversait un corridor; il allait prendre Laura sans l'inviter par aucun mot, brusquement, presque en son absence, et sans se comporter un seul instant avec le souci qu'elle en conserve un souvenir quelconque.

Lady Brentham se reprit à espérer :

— « Oui ou non, — dit-elle —, avez-vous écrit à mon mari? »

Fantômas qui n'y pensait déjà plus, ne répondit pas. Laura insista; alors il s'emporta :

— « Je vous ai déjà dit que non, mais le hasard est si grand, peut-être viendra-t-il quand même »; puis il s'acharna.

Laura se débattait avec la brutalité d'une femme qui n'entend être violée qu'à son heure; elle se découvrait, en outre, une force physique dont elle n'avait jusqu'alors pas eu l'emploi.

Elle n'eût pas défendu sa vie ou un bijou de prix avec cette âpreté; sa résistance s'était retranchée dans ses genoux qu'elle conjugait avec rage, pendant que, de ses pieds joints, elle attaquait.

Elle reçut, une première fois, Fantômas sur ce butoir et le projeta hors de la couche.

Changeant de tactique, Fantômas s'empara de ses mains et les écarta sans effort; il s'approcha, mais au moment où ses lèvres atteignaient la bouche de Laura, il se souvint qu'il n'avait pas de temps à perdre en nouveaux malentendus.

A nouveau, les oreilles bourdonnantes de musiques parasites, il étancha sa rage dans un effort démesuré pour venir à bout de la cohésion complète des jambes de Laura. Chaque fois repoussé, il reprenait haleine dans un silence complet, puis il recommençait.

La résistance de Laura était telle que Fantômas croyait lutter avec de multiples femmes qui, à son insu, se seraient succédées dans le lit.

La chambre se remplissait d'ombre; aussi Fantômas ne savait plus avec qui il luttait; son désir avait fui et faisait place à l'unique besoin de vaincre dans une lutte dont le ridicule devenait le seul risque.

Il crut apercevoir une tache rouge sur le visage de Laura mais il comprit très vite qu'elle était dans son propre regard; un flot de sang se répandit dans ses pensées.

Brusquement, ses mains se trouvèrent jointes autour du

cou de Lady Brentham; il eut l'empresion d'un cercle parfait et d'une adhérence totale; il crut aussi que ce cou enflait démesurément et que tous ses efforts devaient tendre à ne pas laisser ses doigts se disjoindre; il paraissait qu'il ne pouvait l'éviter qu'en serrant davantage; il serra, il serra, il serra et n'abandonna son étreinte qu'après quelques siècles, ainsi qu'il put sommairement l'évaluer.

Lady Brentham ne bougeait plus...

Fantômas se releva et ses yeux parcoururent toute la pièce; les miroirs ne parleraient pas; il était seul à savoir...

Il sortit de la chambre après avoir tourné l'interrupteur, sans savoir au juste s'il éteignait ou allumait la lumière.

CHAPITRE V.

Fantômas s'éloigna de l'hôtel alors qu'il faisait encore clair, aussi hésitant qu'un oisif qui, entré trop tôt au cinéma, en sort à un moment où trop de gens ont encore plusieurs choses précises à faire.

Dans le ciel glissant, de gros nuages s'esquivaient comme des barques repoussées du pied; une enseigne lumineuse s'allumait sans profit.

Fantômas comprit que, très souvent, les heures sont soucieuses de leurs prérogatives; c'est ainsi qu'il n'aurait pu savoir s'il avait ou non la fièvre, le thermomètre ne pouvant le renseigner, à cet égard, avant six heures.

Il n'avait pas tenu compte de toutes les règles du jeu; il n'avait pas envisagé toutes les sanctions dont la moindre

eut été d'attendre, de crime en crime, qu'il fût minuit. À cette heure, certains cabarets sont particulièrement accueillants aux assassins qui viennent y passer leurs dernières heures de liberté dans une indifférence propice à leurs pensées les plus moites. Ces lieux géométriques de temps et d'espace sont voués aux opérations accessoires telles le partage du butin ou les rixes entre complices.

Fantômas ne savait que faire de ses mains; elles lui pesaient comme des armes prohibées qu'il s'agirait de dissimuler au moment d'une rafle. Il aurait voulu pouvoir les abandonner auprès de sa victime, reliées l'une à l'autre comme des gants de boxe; pour s'en débarrasser, il les mit au fond de ses poches.

De soi-même non plus, il ne savait que faire; il songea à prendre une auto en location et à la précipiter du haut d'une falaise, pas très loin de là, puis à disparaître pour aller vivre à l'étranger, sous un faux nom, sans rien emporter, si ce n'est un souvenir qu'il intercalerait dans son existence à la place des heures d'ennui; mais sa nervosité était plus forte que son exaltation et elle lui suggéra qu'il était vain d'espérer se refaire, en moins de dix ans, une nouvelle personnalité accessible aux tiers; qu'il n'existait pas en soi, en dehors d'un certain découpage physique, muet sur son passé.

L'idée qu'à la faveur d'un air de souffrance, plaqué sur son visage, il pourrait passer pour un être ravagé par la perte d'une femme aimée, le crispa et lui démontra la futilité de cette manœuvre.

Il avançait, sans hésitation, pour ne pas interrompre ses essais de mise au point. Dès que ses pensées tardaient, il éprouvait le besoin de s'orienter et mélangeait le passé au

texte des affiches qui s'allumaient devant lui. Privé de plénitude, il avait envie d'allumer deux cigarettes à la fois ou de courir derrière une auto.

Il se trouva devant un Poste de Police; l'impression verdâtre qu'il en ressentit l'immobilisa pour quelques minutes.

Une terreur délicate l'humectait actuellement et le poussait à se mettre à l'abri, sans tarder; là, retranché des mortels, il n'aurait aucun rang à tenir, ni aucune consommation à choisir parmi les boissons qui toutes lui déplaisaient. Il entra au bureau comme s'il était entré dans la police, et ne se demanda ce qu'il était venu y faire qu'au moment où un agent de service l'interrogea sur le but de sa visite; il expliqua qu'il désirait parler au commissaire. On lui tendit une fiche; il écrivit :

NOM : Fantômas.

PROFESSION : Gentleman démoralisateur.

OBJET : Faits divers.

Introduit sans autre formalité, il se trouva en présence du commissaire Pinkerton. C'était un homme d'une quarantaine d'années, bien vêtu, l'air intelligent, d'une intelligence tempérée par une barbiche et des favoris qui le suivaient dans tous ses déplacements et le grimaient une fois pour toutes.

Il soignait sa mise depuis qu'une certaine notoriété lui était venue, née de la faveur avec laquelle tout le monde accueillait sa théorie du vampire, être unique. Cet échafaudage, qui ne heurtait personne avait, en outre, l'avantage de rassurer chacun, d'autant plus que la plupart des événements récents paraissaient lui avoir donné raison; tous négligeaient volontairement les autres.

Il était entré dans la police quelques années auparavant, avec le même état d'esprit que Fantômas; il ne fuyait pas le souvenir d'un acte précis, mais d'obsédantes tentations de suicide et sollicitait de sa nouvelle profession des occupations précises; fatigué d'arriver toujours à l'heure sans être jamais parti à temps, il souhaitait moins d'indépendance et plus de responsabilités.

Jusqu'alors, successivement juge de paix, avocat, docteur en droit, professeur de géométrie, fondateur du Syndicat de tous les Hommes, il avait perdu le plus clair de son temps à dessiner partout des pièces invisibles.

Actuellement, à l'occasion de son cours de police technique, il professait qu'il ne faut pas jouer au tennis avec des moineaux et que le meilleur déguisement pour un agent secret est encore de revêtir la tenue d'un agent en uniforme.

— « Je vous écoute », dit-il.

Fantômas lui fit de ce qui venait de ses passer un récit qui n'était plus que parallèle à la stricte réalité; c'était déjà son histoire racontée par un autre.

Il acceptait d'être coupable et souhaitait de s'en confesser; son entrée au bureau de police n'avait été que la réalisation automatique de son désir de trouver un confident.

Un policier n'est pas un confident et se soucie plus d'idées préconçues que de pittoresque; Fantômas ne tarderait pas à s'en apercevoir; en attendant, à défaut de ses auditeurs habituels, dont le choix eût été embarrassant, il se trouvait quelqu'un dont le métier était d'écouter avec indifférence.

— « Je n'ai prêté attention à votre récit, conclut Pinker-

ton, que pour savoir jusqu'à quel point vous pouviez confondre mon rôle avec vos soucis.

Je ne crois pas à votre état des lieux; il se peut que vous ayez eu une discussion avec votre maîtresse, il y a au moins huit jours de cela; je vous crois quand vous me dites qu'elle vous a mis à bout; mais aujourd'hui, vous l'aurez rencontrée, — vous la supposez friande de s'encanailler —, avec un être patibulaire. Quant au détail de vos bourdonnements d'oreilles, il est inventé de toutes pièces, de même que votre fuite jusqu'ici après avoir bousculé le portier de l'hôtel.

D'autre part, si vous aviez tué cette femme et si elle ne vivait plus, vous ne m'auriez pas dit à trois reprises qu'elle est jolie. Vous ne connaissez pas votre métier d'imitateur d'oiseaux : le chat que j'ai dans ma poche n'a pas même levé la tête. »

— « Mais enfin, — s'impacienta Fantômas —, vous ne vous figurez pourtant pas que dans le seul but de prendre une place honorable dans une de vos fardes grises, je pourrais tenir si longtemps une pareille histoire à bras tendus. Je ne vous la raconte pas à la faveur de quelques degrés de fièvre; si j'avais à me méfier des hallucinations, je le saurais et j'inventerais pour vous convaincre des détails plus précis. »

— « Tout cela est fort bien, mais vous admettez que, depuis les récentes faillites du témoignage et le gaspillage des aveux, nous ayons quelque raison de nous montrer méfiants. Tout le monde peut dire qu'il n'est pas innocent. »

— « A ce compte-là, — riposta Fantômas —, tout le monde peut dire qu'il n'est pas mort. »

— « Vous ne serez pas sorti de mon bureau, — conti-

nua Pinkerton —, qu'il s'y présentera la victime imaginaire de l'attentat dont vous venez de vous accuser. Tous deux, vous êtes à la merci des mêmes incubations collectives; il suffirait que je vous confronte pour vous confondre, car pour votre victime, vous ne seriez peut-être pas l'assassin de son choix; vous-même, peut-être, n'en voudriez pas.

Il se peut qu'un assassin ou un simulateur, chacun dans son genre, dise parfois la vérité. Mais cette éventualité m'étonnerait autant que si je trouvais, moi-même, dans la rue une lettre qui m'est destinée. »

— « Quoi, Monsieur, — dit Fantômas qui s'était ressaisi —, je ne m'explique pas le peu d'empressement que vous mettez à accueillir une éventualité qui est la raison d'être même de votre métier. »

— « Et moi, je ne m'explique pas votre étonnement. Avez-vous déjà remarqué que depuis le début des Temps, tous ceux qui, sans en excepter Faust, se sont adressés au Diable, l'ont fait pour lui demander une faveur; aucun n'a songé à l'appeler pour discuter, comme il est d'usage entre gens qui ne sont pas du même avis. »

— « D'abord je ne m'appelle pas Faust, — commença Fantômas —, ensuite.... »

— « Et qui me dit alors, que vous êtes bien Fantômas », interrompit le commissaire.

— « Téléphonnez chez moi, — riposta Fantômas —, on ne répondra pas; or je suis toujours chez moi à cette heure-ci. »

Pinkerton dont la déformation professionnelle se limitait à n'avoir, jusqu'à présent, traité qu'avec des silhouettes, sentit qu'une matière opaque lui tendait sa carte de visite.

— « À ce compte-là, — risqua-t-il, — qui me dit que je suis bien moi-même? »

— « C'est bien simple, — émit Fantômas sans désespérer —, je vais vous l'expliquer; quel est le numéro de votre téléphone? »

— « 12.65.59. »

Fantômas prit l'appareil et forma le numéro; puis il tendit l'écouteur au commissaire :

— « C'est occupé », remarqua celui-ci.

— « Evidemment, — triompha Fantômas —, l'appareil répond toujours occupé quand on se téléphone à soi-même. »

A cette minute, Fantômas et Pinkerton sentirent en même temps que la Terre en était arrivée à ce point de rotation où ils avaient tous deux la tête en bas; encore deux mots sur ce ton et leurs pieds quitteraient le sol.

Pinkerton se carra dans son fauteuil, soupesa dans sa poche sa médaille de policier et redevint lui-même.

— « Je poursuis votre interrogatoire, — trancha-t-il du ton qu'il aurait employé pour dire à Fantômas : Levez-vous.

Veillez me dire maintenant si vous avez prémédité votre acte. »

Fantômas lui fit remarquer qu'il était sans armes.

— « Cette circonstance établit la préméditation, — affirma le fonctionnaire; le fait que vous vous soyez rendu à ce rendez-vous, sans le revolver que vous portez probablement toujours sur vous, prouve que vous nourrissiez de mauvaises intentions à l'égard de votre victime. »

— « Je ne vous comprend plus, — interrompit Fantômas —; vous vous employez maintenant à aggraver mon cas. »

— « Il n'y a rien là qui soit incompatible avec l'idée exacte que je me fais de votre aventure, — répondit Pinkerton —, d'autant plus que vous pourriez très bien avoir prémédité cet acte et ne l'avoir pas commis. Vous ne seriez pas le premier qui n'aurait eu d'autre but en venant ici que d'y chercher une approbation à un acte imminent.

Vraiment on abuse; ma tâche est déjà suffisamment délicate sans que je doive encore expliquer au premier venu pourquoi un piano mécanique joue toujours juste. »

— « Je ne sais pas si l'histoire dont je viens de vous entretenir dérange ou non la thèse confortable que vous avez élaborée; ce que je sais, c'est que je me suis brusquement senti en proie à une émotion chimiquement pure; je n'étais plus moi-même; je marchais à ma propre gauche, prêt à faire le bien s'il l'avait fallu; prévoir le futur n'est pas le prédire, c'est le mettre sur le même plan qu'aujourd'hui; j'ai devancé demain en l'escomptant et je pense que cela suffit pour que se modifient les sanctions habituelles; je méconnaissais à la ville le droit de me juger pour avoir puni un acte de mauvais gré avec les ressources limitées dont je disposais alors; nous étions seuls et il n'y a pas d'humiliation possible dans pareil cas où la Justice n'a plus qu'à suivre son cours.

C'est sous le bénéfice de ces observations, que je vous ai fidèlement relaté cette scène et, vous comprendrez que je m'insurge contre le scepticisme avec lequel vous l'accueillez dans son ensemble, quitte à me chicaner sur des détails.

Faites votre métier, je ne vous demande rien d'autre. »

— « Il ne m'est plus possible d'exercer mon métier comme je le fis, précédemment, dans d'autres villes vaccinées contre la suggestion collective; ici, mon rôle est plus simple;

je réunis à l'intention des magistrats qui s'en servent, en compte à demi avec les journalistes, les matériaux qui leur sont nécessaire à l'élaboration d'un dictionnaire des assassins suggérés par les mots.

Pour en revenir à vos préoccupations, je ne demande pas mieux que de vous être agréable, mais vous avouerez que vous ne me facilitez guère ma tâche; il m'est impossible de vérifier votre alibi puisque vous n'êtes pas en mesure de prouver que vous n'étiez pas à votre domicile; d'autre part, il n'y a pas eu flagrant délit; enfin, vous ne produisez aucun témoin... »

— « Le fait que je ne puis vous désigner aucun témoin prouverait tout au plus, — suggéra Fantômas — l'absence de préméditation... En somme la preuve que vous me demandez d'apporter est aussi malaisée que si j'avais à vous démontrer que je n'ai pas lu tel livre... »

— « Quel livre? », questionna Pinkerton.

— « Je ne sais moi, — s'impatienta Fantômas —, n'importe lequel... par exemple : « Excès de vitesse ».

— « Celui où il est question d'une femme qui trompe son mari? »

— « Non, celui où il est question d'une femme qui trompe son amant. »

— « Vous voyez bien que vous l'avez lu. »

Fantômas mit son désarroi sur le compte de la mauvaise foi de son adversaire mais s'en voulut d'avoir rougi. C'était la première fois, depuis le début de cet entretien, où Pinkerton était seul à savoir où il fallait en venir; quant à lui, il était venu donner, tête baissée, dans un amoncellement de sys-

tèmes, dont il dérangeait l'ordonnance et dont les moindres détails le mordaient aux jambes. Sa taille et son accoutrement ne correspondaient pas à un certain signalement, établi une fois pour toutes, et de nature à s'imposer même aux myopes; alors que venait-il faire?...

A ce moment, la sonnerie du téléphone retentit; Pinkerton prit le récepteur et aussitôt son visage fut envahi par l'ennui. Il écouta, avec impatience, la relation fort longue qui lui était faite. Il parut même à Fantômas qu'il interrompait son interlocuteur :

— « Enfin ,elle a repris connaissance?... C'est bien, c'est bien... Est-elle transportable?... Qu'on l'amène immédiatement... oui... mais ici... à personne, bien entendu »

Pinkerton raccrocha, alluma une cigarette et se tournant vers Fantômas :

— « A propos, — dit-il —, vous avez négligé jusqu'à présent de m'indiquer le nom de votre victime. »

— « Monsieur le Commissaire, — répondit Fantômas, qui, décidément, ne se rendait pas compte de la situation, — permettez-moi d'être discret à cet égard; cette personne est mariée et qu'importe, d'ailleurs, puisque je prends à ma charge tous les torts de cette aventure. »

Fantômas qui ne prévoyait pas d'autre crime à commettre, ne tirait aucun profit du nouvel éclairage qui venait de lui être imposé; pareil à cet antropophage qui prétendait avoir du sang anglais dans les veines sous prétexte qu'un de ses arrière-grands-pères avait dévoré un explorateur, il s'étonnait de ne pas voir son interlocuteur souscrire aux conclusions qui semblaient devoir s'imposer après son récit.

Brusquement il se sentit mal à l'aise; il craignait d'apprendre l'exacte vérité sur ce qui s'était passé; il ne se rappelait plus quelle avait été exactement l'attitude de Laura et ne comprenait plus rien à son aventure.

On frappait à la porte.

— « Entrez », commanda Pinkerton.

Un agent s'avança, joignit les talons et annonça :

— « L'intéressée est là. »

Laura parut, soutenue par une infirmière.

Peu après le départ de Fantômas, le garçon d'étage avait pénétré dans la chambre, la croyant vide; il y avait aperçu Laura, immobile et bleuie; se conformant aux instructions qui lui avaient été données pour des cas de ce genre, il avait été sans un cri inutile prévenir le gérant qui était arrivé accompagné d'un médecin. Un quart d'heure avait suffi pour ramener Laura à la vie. Il avait bien fallu, sur les instances de celle-ci, prévenir la police, mais déjà le gérant se rassurait : tout le monde avait intérêt à ne pas troubler la légende dans son sommeil; les arrêtés d'expulsion étaient prêts contre tous vampires non conformes; les gares étaient pleines d'inquiétudes.

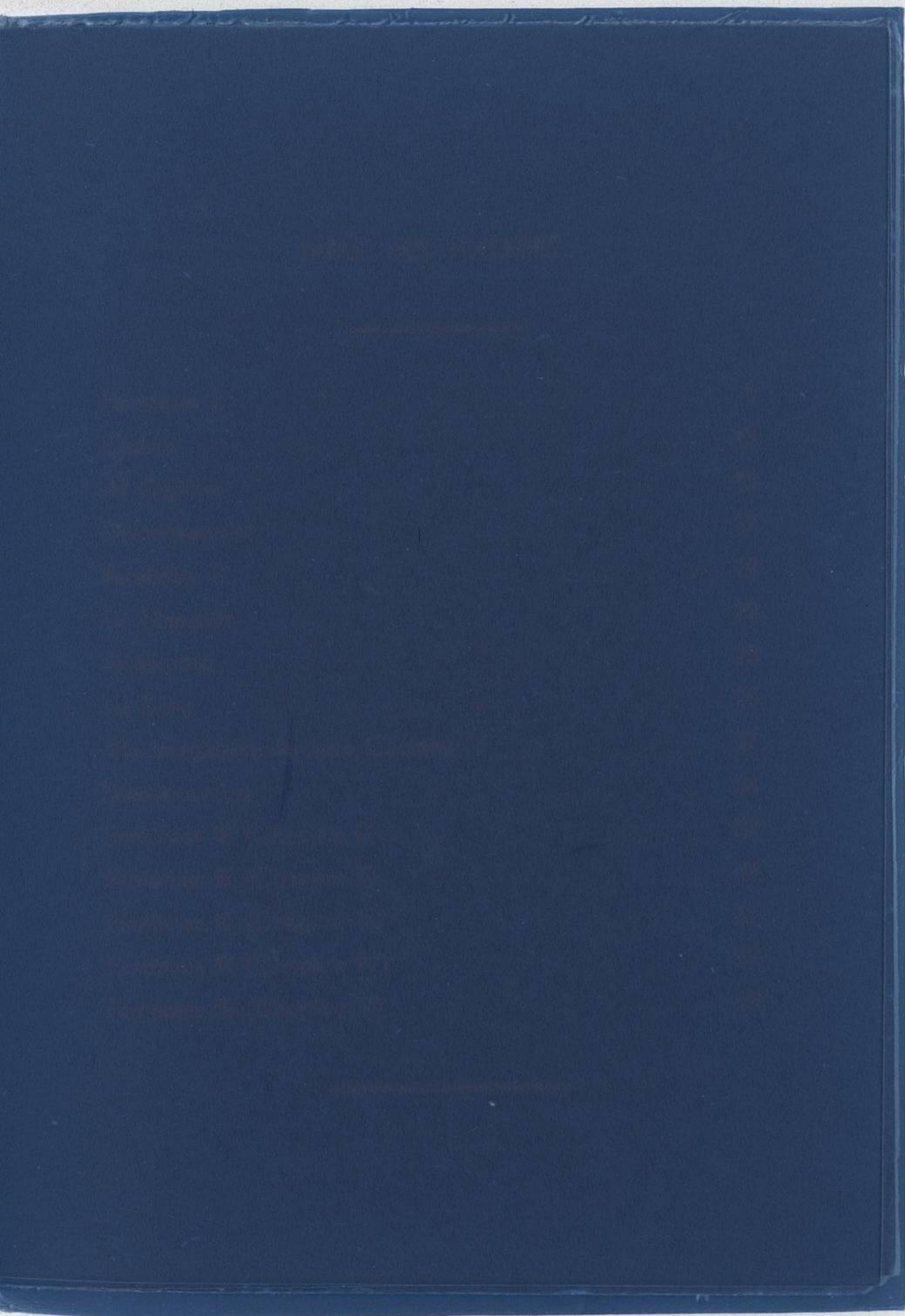
Laura était pâle, non de défaillance mais de colère; tout avait été inutile; la légende à peine débouchée se refermait sur elle; elle aurait beau dire, on ne la croirait pas : les oreilles n'étaient pas chastes mais prudentes. Elle le sentait à l'embaras de tous; elle l'avait compris, dès le début de la conversation téléphonique échangée avec le commissaire.

Celui-ci se leva, boutonna son veston et, regardant Laura, lui désigna Fantômas qui détourna la tête; ensemble, ils avaient eu l'impression qu'ils allaient être présentés l'un à l'autre.

— « C'est lui? », interrogea Pinkerton.

— « Non », répondit-elle.

FIN.



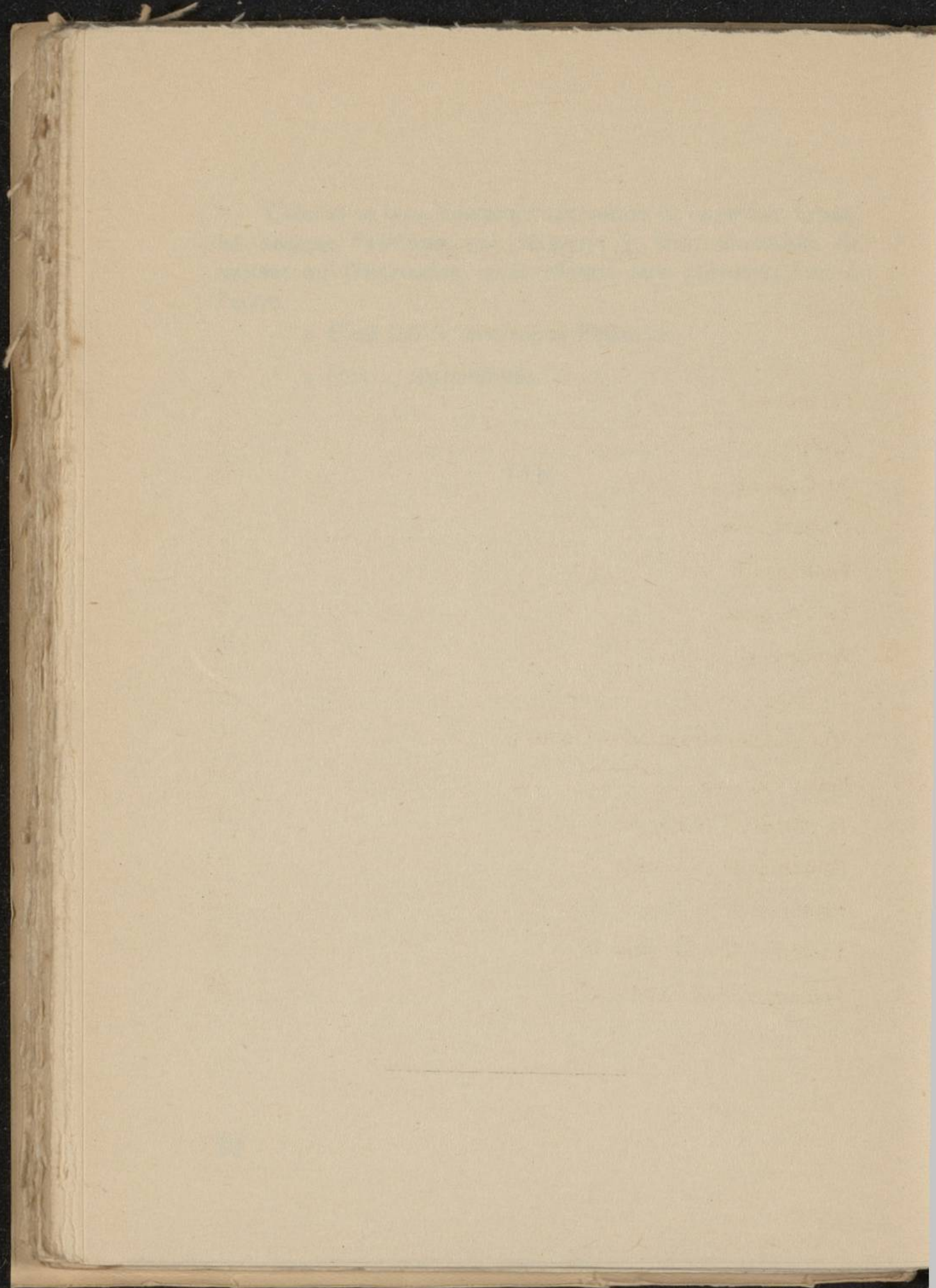


TABLE DES MATIERES

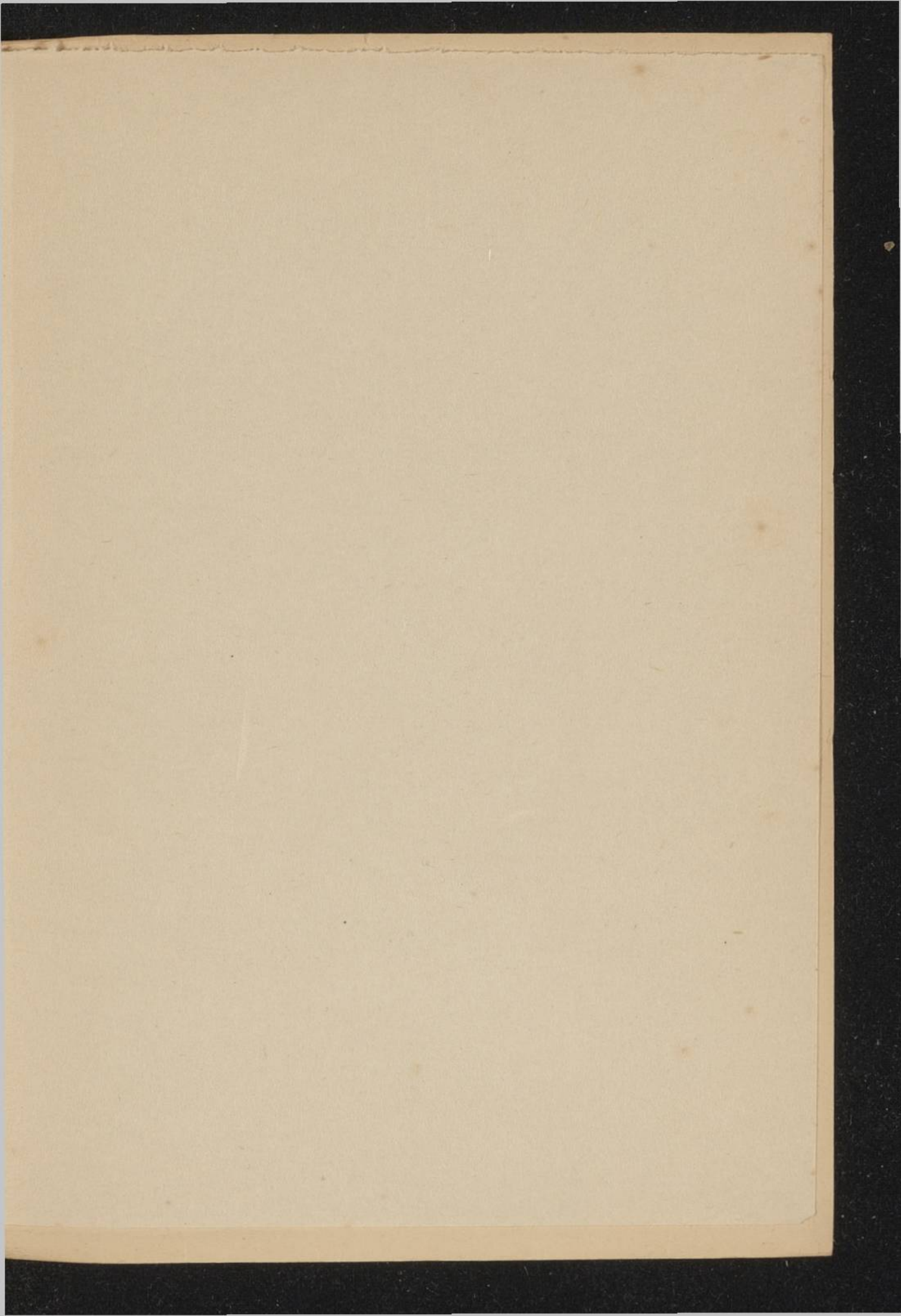
Fantômas I	9
Océan	13
Al Capone	15
Divertissement	17
Fantômas II	19
La Marquise	22
Armstrong	23
Le Sang	25
Vie imaginaire de Jean Cocteau	27
Deurle-sur-Lys	34
Fantômas III (Chapitre I)	37
Fantômas III (Chapitre II)	44
Fantômas III (Chapitre III)	51
Fantômas III (Chapitre IV)	57
Fantômas III (Chapitre V)	69

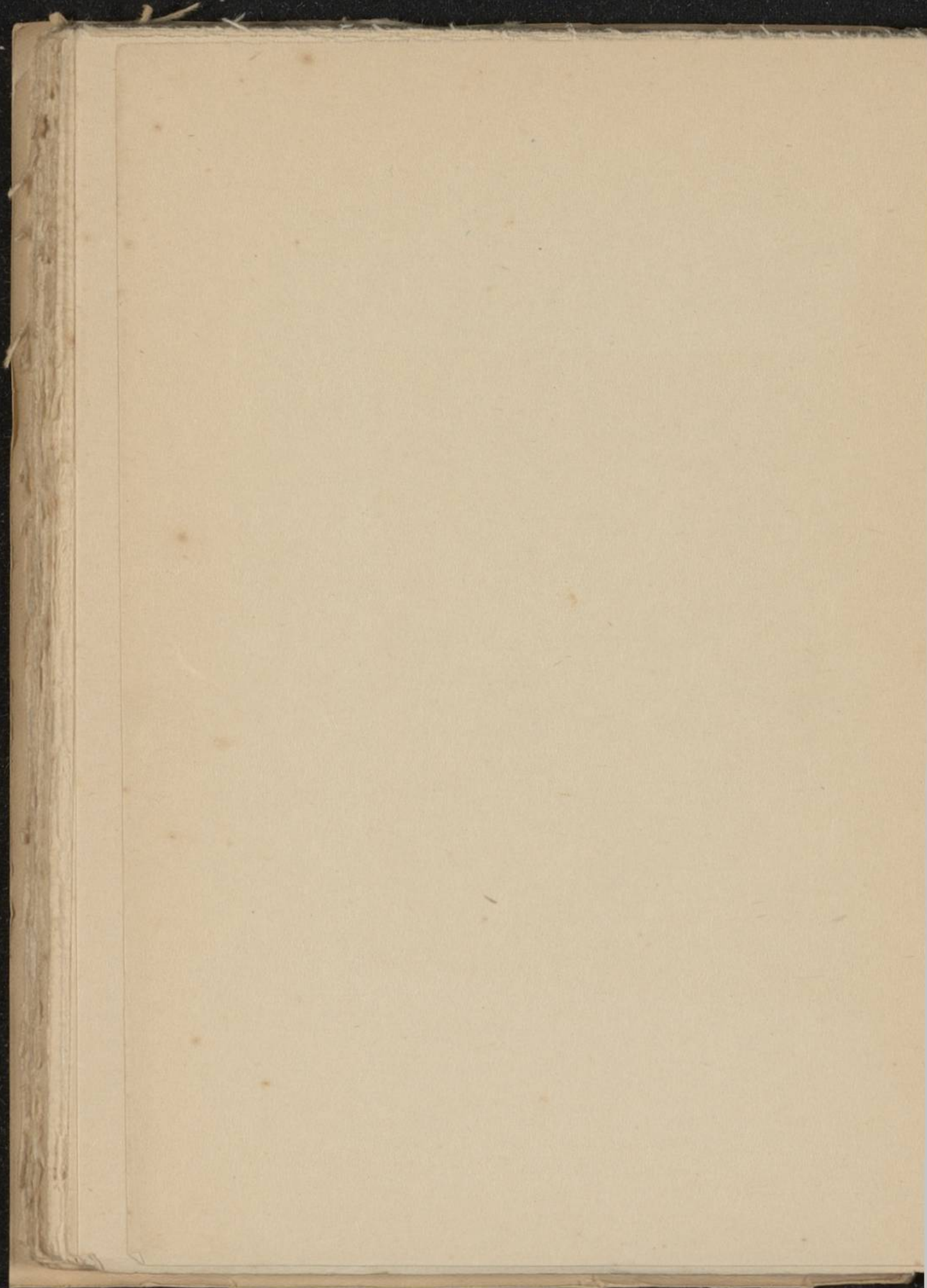
TABLE OF CONTENTS

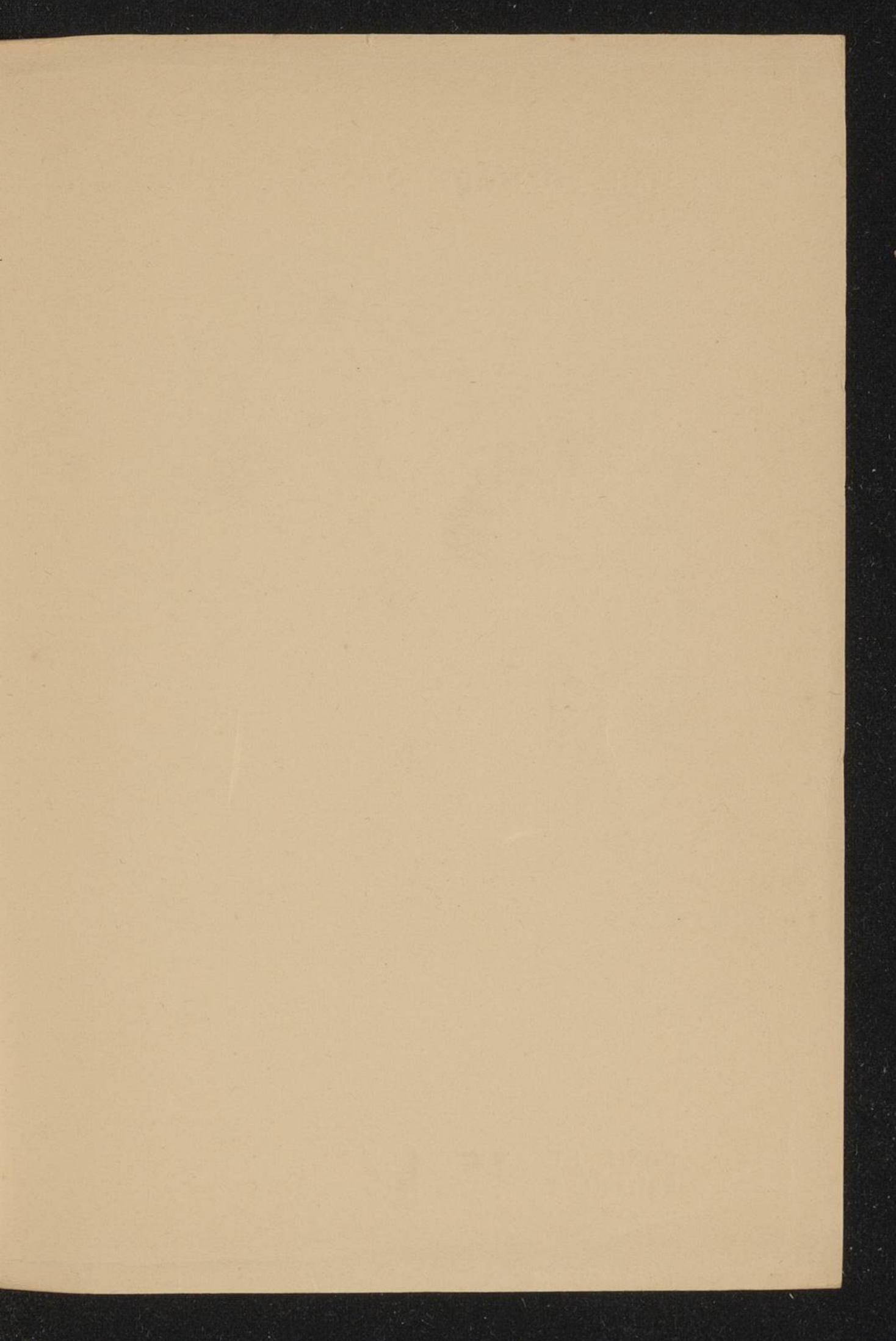
Introduction	1
Chapter I	10
Chapter II	25
Chapter III	40
Chapter IV	55
Chapter V	70
Chapter VI	85
Chapter VII	100
Chapter VIII	115
Chapter IX	130
Chapter X	145
Chapter XI	160
Chapter XII	175
Chapter XIII	190
Chapter XIV	205
Chapter XV	220
Chapter XVI	235
Chapter XVII	250
Chapter XVIII	265
Chapter XIX	280
Chapter XX	295
Chapter XXI	310
Chapter XXII	325
Chapter XXIII	340
Chapter XXIV	355
Chapter XXV	370
Chapter XXVI	385
Chapter XXVII	400
Chapter XXVIII	415
Chapter XXIX	430
Chapter XXX	445
Chapter XXXI	460
Chapter XXXII	475
Chapter XXXIII	490
Chapter XXXIV	505
Chapter XXXV	520
Chapter XXXVI	535
Chapter XXXVII	550
Chapter XXXVIII	565
Chapter XXXIX	580
Chapter XL	595
Chapter XLI	610
Chapter XLII	625
Chapter XLIII	640
Chapter XLIV	655
Chapter XLV	670
Chapter XLVI	685
Chapter XLVII	700
Chapter XLVIII	715
Chapter XLIX	730
Chapter L	745
Chapter LI	760
Chapter LII	775
Chapter LIII	790
Chapter LIV	805
Chapter LV	820
Chapter LVI	835
Chapter LVII	850
Chapter LVIII	865
Chapter LIX	880
Chapter LX	895
Chapter LXI	910
Chapter LXII	925
Chapter LXIII	940
Chapter LXIV	955
Chapter LXV	970
Chapter LXVI	985
Chapter LXVII	1000

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE VAN DOORSLAER, 53, RUE
SEUTIN, A BRUXELLES, LE QUINZE FÉVRIER
MIL-NEUF-CENT-TRENTE-TROIS. —————

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS
CHICAGO, ILLINOIS
1962







SERIE POETIQUE

PARIS ET
BRUXELLES 15 frs.